

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Année 1930

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Augustin, Marie, François, Jean GROZIEUX DE LAGUÉRENNE

Né le 14 janvier 1905, St-Amand-Montrond (Cher)

Ancien Externe des Hôpitaux de Paris

GUY-CRESCENT FAGON

ARCHIATRE DE LOUIS XIV

SURINTENDANT DU JARDIN ROYAL DES PLANTES

(1638-1718)

Président : M. ROGER, Professeur

Doyen de la Faculté de Médecine de Paris

PARIS

LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

—
1930

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1930

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Augustin, Marie, François, Jean GROZIEUX DE LAGUÉRENNE

Né le 14 janvier 1905, St-Amand-Montrond (Cher)

Ancien Externe des Hôpitaux de Paris

GUY-CRESCENT FAGON

ARCHIATRE DE LOUIS XIV

SURINTENDANT DU JARDIN ROYAL DES PLANTES

(1638-1718)

Président : M. ROGER, Professeur

Doyen de la Faculté de Médecine de Paris

PARIS

LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1930



I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIERE.
Anatomie médicale-chirurgicale et chirurgie expérimentale	CUNÉO.
Physiologie	ROGER.
Physique médicale	STROHL.
Chimie générale	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	CLERC.
Pathologie chirurgicale	LENORMANT.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et Médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BAITHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MENETRIER
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.	M. VILLARET.
Clinique médicale.	CARNOT.
	BEZANÇON.
	ACHARD.
	Marcel LABBÉ
Hygiène et clinique de la première enfance.	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux.	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
	DELBET.
Clinique chirurgicale.	HARTMANN.
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	LEGUEU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale.	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique.	SERGEANT.
Clinique de la tuberculose	Léon BERNARD.
Professeur sans chaire.	MAUCLAIRE.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ALAJOUANINE Neurologie et Psychiatrie.
 AUBERTIN . . . Pathologie médicale.
 BÉNARD (Henri) . . . Pathologie médicale.
 BINET . . . Physiologie.
 BLANCHETIÈRE . . . Chimie biologique.
 BROcq . . . Pathologie chirurgicale.
 BRULÉ . . . Pathologie médicale.
 CADENAT . . . Pathologie chirurgicale.
 CATHALA . . . Pathologie médicale.
 CHABROL . . . Pathologie médicale.
 CHEVALLIER. Pathologie médicale.
 De GAUDART D'ALLAINES Pathologie chirurgicale.
 DOGNON . . . Physique.
 DONZELOT. . Pathologie médicale.
 ECALLE . . . Obstétrique.
 FEY . . . Urologie.
 GARNIER. . . Pathologie expérimentale.
 GASTINEL . . . Bactériologie.
 GATELLIER . Pathologie chirurgicale.
 GIROUD . . . Histologie.
 HARVIER. . . Pathologie médicale.
 HOVELACQUE Anatomie.
 HUTINEL. . . Pathologie médicale.
 JOANNON. . . Hygiène.
 JOYEUX . . . Parasitologie.
 LABBÉ (Henri). Chimie biologique.

MM.

LAROCHE (Guy) Pathologie médicale.
 LEMAITRE. . . Oto-rhino-laryngologie.
 LEROUX . . . Anatomie pathologique.
 LEVEUF . . . Pathologie chirurgicale.
 LEVY-VALENSI. Neuro-psychiatrie.
 LIAN. . . . Pathologie médicale.
 MERCIER (Fernand) . . . Pharmacologie.
 MILLOT. . . Histologie.
 MONDOR . . . Pathologie chirurgicale.
 MOREAU . . . Pathologie médicale.
 MOULONGUET . . . Pathologie chirurgicale.
 MOURE . . . Pathologie chirurgicale.
 MULON. . . Histologie.
 OBERLING . . Anatomie pathologique.
 OLIVIER. . . Anatomie.
 PIEDELIÈVRE Médecine légale.
 PORTES . . . Obstétrique.
 QUENU. . . Pathologie chirurgicale.
 RICHET Fils . Physiologie.
 SÉZARY. . . Dermatologie et syphiligraphie.
 VALLÉRY-RA-DOT (Pasteur). Pathologie médicale.
 VAUDESCAL. . Obstétrique.
 VELTER . . . Ophtalmologie.
 VERNE . . . Histologie.
 VIGNES. . . Obstétrique.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

BUSQUET . . . Pharmacologie.
 GUÉNIOT . . . Obstétrique.
 LEQUEUX . . . Obstétrique.

MM

NEVEU LEMAIRE Parasitologie
 RETTERER. . Histologie.
 ZIMMERN. . . Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

à titre permanent

MM.		MM.	
ABRAMI . . .	Clinique médicale.	CHEVASSU . .	Clinique chirurgicale.
CHIRAY . . .	Clinique médicale.	HEITZ BOYER	Clinique chirurgicale.
DEBRE . . .	Clinique médicale.	MATHIEU . . .	Clinique chirurgicale.
DUVOIR . . .	Clinique médicale.	MOCQUOT . .	Clinique chirurgicale.
FIESSINGER .	Clinique médicale.	PROUST . . .	Clinique chirurgicale.
LAIGNEL-LAVASTINE .	Clinique médicale.	SCHWARTZ . .	Clinique chirurgicale.
LERI	Clinique médicale.	LE LORIER . .	Clinique obstétricale.
AUVRAY . . .	Clinique chirurgicale.	LEVY-SOLAL .	Clinique obstétricale.
BASSET . . .	Clinique chirurgicale.	METZGER . . .	Clinique obstétricale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, professeur sans chaire	}	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du tra- vail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY		Stomatologie.
CHAILLEY-BERT		Education physique.
LEDOUX-LEBARD		Radiologie clinique.
WEIL-HALLÉ		Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions mises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON FRÈRE

RENÉ GROZIEUX DE LAGUÉRENNE

décédé le 2 septembre 1929

A MES GRANDS-PARENTS

A MON PÈRE

*Dont la collaboration m'a permis
d'achever ce travail.*

*Trop faible hommage de mon affec-
tion.*

A MES PARENTS

A MES AMIS

A Monsieur le Professeur ROGER

Doyen de la Faculté de Médecine de Paris

Professeur à la chaire de Physiologie

*Qui a bien voulu accepter la prési-
dence de cette thèse.*

Hommage de profonde gratitude.

A M. le Docteur LEVY-VALENSI

Médecin des Hôpitaux de Paris
Médecin de l'Hospice de Brévannes

*Qui a bien voulu nous inspirer et
nous aider de ses conseils.*

*Modeste hommage de notre respec-
tueux attachement.*

A M. le Docteur GUILLERMAIN

Médecin-chef du Sanatorium des Cheminots

*En reconnaissance de son accueil
bienveillant.*

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

Stages

- M. le Professeur SERGENT, 2^e semestre 1923.
- M. le Professeur DUVAL, 1^{er} semestre 1924.
- M. le Professeur RATHERY, 2^e semestre 1924.
- M. le Docteur WIART, 1^{er} semestre 1925.
- M. le Docteur RICHE, été 1925.
- M. le Docteur BRUHL, 2^e semestre 1925.

Externat

- M. le Docteur WIART, 1926-1927.
- M. le Professeur TESSIER, 1927-1928.
- M. le Professeur RATHERY, 1^{er} semestre 1928.
- M. le Docteur LEVY-VALENSI, 2^e semestre 1928.
- M. le Docteur CAPETTE.
- M. le Docteur MAHU.



GUY CRESCENT FAGON.

1.^{er} Medecin du Roy.

Né à Paris le 11. May 1638. Mort le 11. Mars 1718.

Ce cliché appartient à la collection de M. le Docteur Noin qui a eu l'extrême amabilité de nous le communiquer. Nous ne saurions trop l'en remercier.

AVANT PROPOS

« L'étude de la médecine au xvii^e siècle vous intéresse, eh bien, recherchez donc quelle fut l'influence de Fagon sur ses contemporains..... ».

Et voilà comment à l'instigation de notre maître le D^r Lévy-Valensi, si versé dans l'histoire de la médecine, nous avons été amené à tracer une rapide esquisse de la carrière du premier médecin de Louis XIV. Tâche ardue pour nos faibles forces, et que nous n'aurions certainement pas osé entreprendre si, dès le premier moment, nous avions songé que d'éminentes personnalités avaient déjà abordé ce sujet et que vouloir le traiter après elles, semblait être de notre part une entreprise aussi téméraire que celle du jeune lutteur s'exerçant avec les armes d'Achille.

Néanmoins grâce au réconfort des conseils de M. le D^r Lévy-Valensi, nous n'avons pas abandonné un travail d'autant plus séduisant qu'il nous montre un aspect vraiment curieux de la société française et de la science médicale au xvii^e et xviii^e siècles.

M. le P^r Roger, doyen de la Faculté de Médecine, nous a encouragé dans nos recherches et la preuve d'intérêt

qu'il veut bien nous donner en présidant cette thèse, nous est un précieux témoignage de sa haute bienveillance : Nous ne saurions trop vivement l'en remercier.

Qu'il veuille donc bien trouver ici l'expression émue de notre respectueuse et profonde gratitude.

CHAPITRE I

NAISSANCE DE FAGON AU JARDIN ROYAL

Le 21 février 1633, en vertu d'un contrat reçu par maître Cormuel, notaire à Paris, MM. de Bullion et Bouthillier, surintendants des finances, se rendaient acquéreurs au nom de Sa Majesté, d'un terrain situé dans le faubourg de Saint-Victor et mesurant environ vingt-quatre arpents de superficie.

L'acquisition était faite moyennant un prix de soixante-sept mille livres versées aux enfants de Daniel Voisin, greffier criminel au Parlement de Paris, qui avaient hérité de leur père le terrain en question.

Ayant deux entrées sur la grande rue du faubourg, consistant en plusieurs corps de logis, cours, celliers, pressoirs, jardins, bois et buttes, plantés en vignes, cyprès, arbres fruitiers et autres ; le tout clos de murs(1), cette propriété relevait en partie des religieux de Sainte-Geneviève et en partie du fief de Coppeaux.

(1) A. L. DE JUSSIEU. — *Notices historiques sur le Muséum d'Histoire Naturelle.*

Elle était bornée au couchant par la rue du Faubourg qui devint, par la suite, la rue du Jardin du Roi ; au sud, la limite était constituée par une rue où s'élevaient de nombreuses maisons qu'on appelait le Petit Gentilly et, ensuite, par le clos Patouillet ; au Nord, la dite propriété s'étendait jusqu'à l'emplacement de l'hôtel Vouvray qu'encadraient, d'une part, un marais donnant sur la rue de Seine et, d'autre part, les maisons et terrains des nouveaux convertis.

C'est cette acquisition que l'on trouve en premier lieu quand on remonte à l'origine du Jardin Royal des Plantes dont le projet et la réalisation furent l'œuvre de Guy de la Brosse.

Guy de la Brosse, l'un des médecins ordinaires du roi Louis XIII était issu d'une famille de Bretagne. Son grand-père fut médecin ordinaire de Henri IV.

Doué de connaissances étendues en botanique et poussé par ses goûts personnels pour l'étude des végétaux, le médecin ordinaire de Louis XIII éprouvait un véritable chagrin à constater qu'en Italie plusieurs grandes villes comme Padoue, Bologne, Pise, et, en France, Montpellier, possédaient des jardins réservés à l'étude des plantes, alors que la Capitale du royaume, Paris, était dépourvue de quoi que ce fût de comparable.

A la vérité, quelques particuliers avaient bien constitué des collections de plantes vivantes. Certains même, tels Jean Robin et son fils Vespasien, s'étaient acquis de ce chef une réelle célébrité et avaient, par cela même, attiré l'attention du Roi. D'autre part, la Faculté de Médecine possédait bien, dès 1597, un jardin botanique,

mais l'exiguité de ce jardin faisait qu'il était impossible d'y grouper le nombre suffisant de plantes nécessaires aux démonstrations.

Tout ceci était donc loin de réaliser les aspirations de Guy de la Brosse qui avait conçu le projet d'une création de jardin reconnu officiellement d'utilité publique.

En homme avisé, possédant l'entregent nécessaire pour réussir, la Brosse résolut d'intéresser quelque personne en place au dessein qu'il caressait jalousement. Il s'adressa donc au premier médecin du Roi, Hérouard, qu'il sut amener à ses idées. Ce dernier s'employa auprès de Louis XIII et réussit à convaincre le monarque.

Dès 1626, l'autorisation sollicitée fut accordée par Lettres-Patentes, enregistrées au Parlement le 6 juillet de la même année. Il y était spécifié que le premier médecin et ses successeurs seraient surintendants du Jardin Botanique et auraient pouvoir de choisir un intendant chargé de la direction et de la culture. La Brosse fut nommé intendant par Hérouard et confirmé dans cette charge par le Roi.

Tout allait pour le mieux, lorsqu'en 1628, Hérouard mourut et Charles Bouvard élevé, en remplacement de celui-ci, à la dignité de premier médecin.

Hérouard disparu, la création du jardin botanique parut compromise.

Pourtant Guy de la Brosse ne se découragea pas. Il obtint l'approbation de Bouvard qui sut agir dans l'intérêt du projet, si bien qu'en mai 1635 l'acquisition du terrain situé dans le faubourg Saint-Victor fut ratifiée par un édit. Et la Brosse, enfin récompensé de sa

persévérance, vint prendre possession de sa charge d'intendant.

Il tint à justifier la confiance qui lui était témoignée et se mit aussitôt à l'œuvre. Un plan du Jardin Royal, datant de 1640, fournit la preuve de l'activité qu'il déploya (1).

A cette époque, en effet, le jardin comprenait déjà :

Un terrain consacré à la culture des plantes médicinales ;

Un jardin de plantes des Indes ;

Un jardin légumier ;

Un verger en quinconce ;

Une école de botanique, etc...

Longeant la rue du Jardin du Roi s'élevaient les bâtiments.

La porte d'entrée — il n'y en avait alors qu'une seule — séparait du château l'amphithéâtre qui servait pour les cours. Le château qui n'avait qu'un seul étage était flanqué d'une galerie où étaient disposés six cents bo-
caux de matières médicales.

C'était là que résidait l'intendant : Guy de la Brosse y habitait donc, en compagnie de Louise Fagon, sa nièce. Et c'est en ce lieu que, le 11 mars 1638, Guy Crescent Fagon vit le jour.

Il semble donc logique que, né au Jardin Royal où s'écoulèrent les années de son enfance, Fagon ait éprouvé par la suite un goût prononcé pour la botanique.

(1) Ce plan sous-verre est accroché dans la salle publique de la Bibliothèque du Muséum.

Convaincu de l'influence du lieu sur cette vocation pour l'étude des végétaux, Hazon explique en ces termes le penchant naturel du futur médecin de Louis XIV :

M. Fagon naquit dans le Jardin Royal et presque en même temps que lui dans le centre de la botanique et de la chimie ; les distillations les plus odoriférantes, les fleurs les plus éclatantes environnèrent son berceau ; les sciences subordonnées à la médecine semblèrent reconnaître leur maître futur, célébrer son avènement ; les premiers objets qui s'offrirent à ses yeux furent des plantes, les premiers mots qu'il bégaya furent des noms de plantes, la langue de la Botanique fut sa langue maternelle ; à cette première habitude se joignait un goût naturel vif, sans quoi le jardin eut été inutile... (1).

Il est impossible d'exprimer plus élégamment une opinion aussi exacte. Et cette citation suffirait à justifier les quelques pages que nous avons consacrées au Jardin Royal si nous n'avions eu d'autres raisons d'agir ainsi.

Il nous a, en effet, paru intéressant de relater au début de cette étude, la création du jardin, antérieure de quelques années à peine à la naissance de Fagon, car toute la vie du futur archiâtre sera intimement liée au lieu où il ébauchera ses premiers pas.

Jeune docteur, il voyagera pour l'enrichir de nouvelles plantes ; plus tard il se verra confier par Vallot la chaire de chimie, puis celle de botanique ; et lorsque, premier médecin du Roi, il deviendra surintendant du Jardin,

(1) HAZON. — *Notice des Hommes les plus célèbres de la Faculté de Médecine de Paris.*

il s'efforcera d'y attirer des hommes de valeur tels que Tournefort, Vaillant, Antoine de Jussieu, Winslow.

En un mot, c'est Fagon qui sera, comme l'indique judicieusement le Dr Noir (1), *le véritable créateur de l'établissement scientifique du Jardin du Roi, notre actuel museum d'Histoire naturelle*. Et c'est dans ce lieu qu'il viendra passer les dernières années de son existence, pour y mourir en paix à un âge avancé, loin du monde et des honneurs, presque oublié.

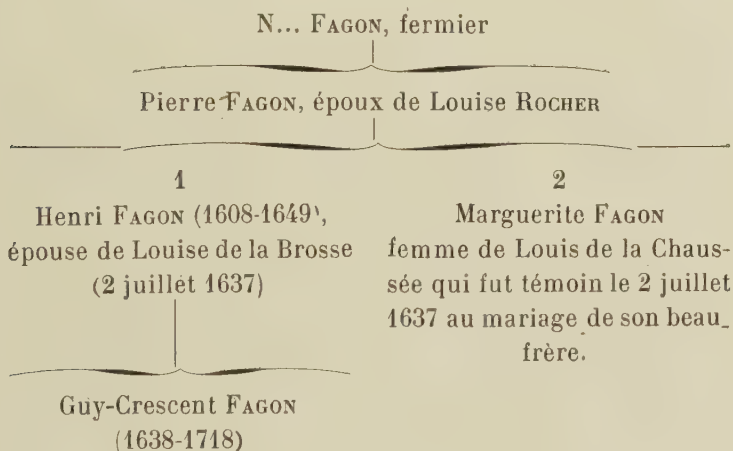
*
* *

Le premier ancêtre de Fagon dont on constate l'existence était fermier en Bretagne. Il eut un fils nommé Pierre.

Ce Pierre Fagon — grand-père du médecin de Louis XIV — fut successivement valet de chambre ordinaire, premier valet de chambre, puis maître d'hôtel du Prince de Joinville en 1618. En 1623, nous le retrouvons « escuyer porte-manteau ordinaire du Roy » ; et, en 1626, il était devenu trésorier de la maison du prince de Conti. De son mariage, le 24 février 1601, avec Louise Rocher, femme de chambre de Louise de Lorraine, naquirent quatre fils et trois filles. Deux de ses enfants seulement nous sont connus ; Henri Fagon père du médecin, et Marguerite Fagon qui, le 26 février 1634, épousa Louis de la Chaussée, écuyer de Claude de Lorraine.

(1) GUY-CRESCENT FAGON. — Article paru dans le *Concours Médical* du 30 mars 1924.

Henri Fagon naquit le 11 juillet 1608. Il occupa les emplois successifs de commissaire ordinaire des guerres, Conseiller du Roi, capitaine commandant une compagnie de cavalerie. Il mourut en 1649 sous les murs de Barcelone qu'assiégeait le comte de Marsin. De son union, célébrée le 2 juillet 1637 à la paroisse de Saint-Germain l'Auxerrois avec damoiselle Louise de la Brosse, [fille de M. Isaye de la Brosse médecin du Roi, et de Judith de la Rivoire] naquit, onze mois plus tard Guy-Crescent Fagon (1).



(1) Bibliothèque Nationale. Section des Manuscrits : Dossier bleu 239 et Cabinet d'Hozier 133

CHAPITRE II

FAGON ETUDIANT

C'est au collège Sainte Barbe que, dès qu'il fut en âge de commencer à étudier, Fagon vint acquérir les premières notions des connaissances scientifiques et littéraires qui constituaient alors la base de l'instruction des jeunes gens de l'époque. Cet établissement, réservé aux *escoliers pauvres*, était dirigé par M. Gillot, à qui succéda M. Durieux, principal du collège du Plessis.

Germain Gillot, frappé de l'intelligence et des capacités de son élève, s'intéressa à lui. Sous la direction de ce maître habile, le jeune Fagon apprit le latin, le grec et la rhétorique ; après quoi il fit deux années de philosophie durant lesquelles il étudia la logique, l'éthique, la physique et la métaphysique. Dès cette époque il s'essayait aux grandes discussions scolastiques en commentant Aristote, considéré alors comme le Maître universel.

Muni de ce bagage scientifique, le jeune Guy-Crescent

Fagon subit avec succès les épreuves de fin d'études et obtint le diplôme de maître-ès-arts. C'était, à l'époque, l'équivalent du baccalauréat és-lettres actuel.

Ce grade ouvrait au jeune homme les portes des Facultés ; or il n'eut aucune hésitation quand il s'agit de choisir sa profession. Guidé par les conseils de son maître Gillot, Fagon fit choix de la profession médicale, suivant au surplus l'exemple de plusieurs de ses ancêtres : dans son ascendance maternelle il comptait, en effet, plusieurs médecins. En outre, il avait été élevé par son grand-oncle, Guy de la Brosse, médecin du Roi, qui lui avait fait aimer cette profession ; c'est pourquoi, dès sa sortie du collège, le jeune étudiant s'inscrivit-il, tout naturellement et sans la moindre hésitation, à l'Ecole de médecine.

La Faculté de médecine de Paris avait alors son siège en un immeuble situé à l'angle de la rue de la Bûcherie et de la rue des Rats. Orné d'une porte de style du xv^e siècle, sur laquelle en plus du n^o 13 on lisait l'inscription « Scholæ medicorum », cet établissement était dans un état peu brillant et présentait un aspect peu confortable.

Certes, les étudiants n'étaient plus obligés d'assister aux cours assis sur de la paille, mais, par contre, l'amphithéâtre, construit à l'instigation de Riolan, était éclairé par des fenêtres où les vitres faisaient défaut ; et, chaque année, les inondations de la Seine venaient affouiller et dégrader les fondations de ce vieux bâtiment. Seule, la salle pour les leçons offrait un aspect hospitalier : on y voyait plusieurs chaires pour

les professeurs, des bancs pour les élèves et la lumière pénétrait à travers des vitraux représentant Jésus, la Sainte Vierge et Saint Luc.

Pour être inscrit sur les registres de la Faculté, Guy-Crescent Fagon dut, selon l'usage fournir des *lettres testimoniales* spécifiant ses nom et prénoms, son lieu de naissance, sa religion, le pays de sa famille. Il dut ensuite verser six livres comme prix de sa première inscription ; et c'est ainsi qu'il devint *philiâtre*, selon le terme qui servait à désigner les étudiants des deux premières années.

Le contact initial du nouvel inscrit avec la docte assemblée eut lieu le 18 octobre 1660.

Ce jour, consacré à la fête de Saint Luc, patron des médecins, était choisi pour effectuer l'ouverture officielle de la Faculté.

La cérémonie commençait, à neuf heures du matin, par une messe solennelle célébrée par le Curé de Saint-Etienne du Mont dans la chapelle des Ecoles, Fagon y prit place, parmi les autres philiâtres, revêtu de la grande robe à manches longues et coiffé du bonnet carré, costume officiel des maîtres-és-arts.

Le lendemain, après une messe pour le repos de l'âme des docteurs régents décédés, il écouta la lecture des statuts de la Faculté ; ceux-ci fixaient l'emploi du temps et spécifiaient que les philiâtres étaient tenus à assister aux leçons et aux « *disputes publiques* »...

Durant les deux premières années l'enseignement portait sur l'anatomie, la physiologie, la pathologie et la thérapeutique, sans oublier les aphorismes d'Aristote.

Il n'y avait, à l'époque, que quatre professeurs pour traiter ces différentes matières.

En hiver, à six heures du matin ; à cinq heures en été, les philiâtres se réunissaient dans les salles basses de la Faculté pour y écouter les leçons du matin. Ces leçons du matin constituaient, par le fait, comme des répétitions données par des bacheliers émérites, appelés « *légentes de mane* ». Le véritable enseignement avait lieu de huit à onze heures, puis de deux à quatre. Il se donnait du haut des « *grandes* » chaires par les docteurs récents.

Les « *escholiers* » étaient munis de cahiers sur lesquels ils devaient soigneusement noter les explications données.

L'étude de l'anatomie sur le cadavre avait lieu pendant les mois d'hiver. Malheureusement les sujets manquaient souvent car il n'y avait guère que les cadavres des suppliciés pour servir à cet usage. Aussi très souvent des disputes éclataient-elles entre médecins et chirurgiens au sujet de l'attribution des dépouilles décrochées du gibet.

Quant à la chirurgie, c'était le professeur d'anatomie qui l'enseignait, au cours de l'après-midi.

En dehors de ces différents cours les étudiants apprenaient à reconnaître les plantes cultivées au Jardin Royal et tenaient un registre où ils notaient les noms et les diverses propriétés des susdites plantes. En outre, durant la belle saison, ils se rendaient de temps à autre en excursion botanique dans la plaine de Gentilly.

Les frais d'étude étaient assez élevés.

Pour les travaux pratiques anatomiques ces frais s'élevaient à 40 sols la première année, 20 sols la seconde et 10 les deux dernières.

Chaque étudiant devait prendre quatre inscriptions par an ; le coût de chacune de ces inscriptions était de six livres ; on les payait en octobre, en janvier, en mars et en mai.

A ceci venaient s'ajouter les dépenses occasionnées par les examens et les frais de réjouissances et banquets qui suivaient presque obligatoirement chaque épreuve subie. De sorte que les études médicales à l'époque n'étaient pas sans donner à réfléchir à certains impétrants : on les évaluait en bloc à plus de 5000 livres.

Les règlements de la Faculté spécifiaient non seulement le programme des cours, mais précisaient également les devoirs religieux qui devaient scrupuleusement être remplis. Ainsi les étudiants étaient astreints à assister aux messes de la Faculté et, pour éviter toute supercherie, il était exposé qu'ils devaient arriver avant l'épître, et stipulé qu'il fallait faire preuve d'une tenue correcte pendant l'office sous peine d'une amende de trois livres.

Les premiers examens pour le baccalauréat en médecine se passaient au bout de trente six mois d'études « *tempus auditionis* ». Ces examens n'avaient lieu que tous les deux ans ; ils commençaient au début de mars et consistaient en interrogations orales sur l'anatomie, la physiologie, l'hygiène, la botanique et la pathologie.

Le jury, tiré au sort, était composé de docteurs régents assistés du doyen. Pendant une demi-heure cha-

cun des examinateurs interrogeait le candidat qui était ainsi tenu en haleine durant deux heures et demie environ. Il avait surtout à répondre à des questions relatives aux aphorismes d'Hippocrate. L'épreuve était publique ; tous les docteurs-régents présents à la cérémonie étaient appelés à apprécier le candidat et devaient, par vote secret, dire s'ils le jugeaient « *incapax* » ou « *sufficiens* ».

Avant d'obtenir son diplôme, le philiâtre qui avait satisfait à ces diverses interrogations, devait présenter deux thèses « *quodlibétaires* ». Ecrites sur des sujets de physiologie et de pathologie, ces thèses se passaient le premier jeudi après le 11 novembre et donnaient lieu à une argumentation qui durait obligatoirement de six heures du matin à midi.

C'est en 1663 que Fagon soutint ses thèses quodlibétaires. Il avait choisi les sujets suivants :

1° *An a sanguine impulsum cor salit ?* (affir.)

2° *An arthritidi et inveterato rhumatismo curandis solo lacto vixi convenet ?* (affirm.).

La manière dont il soutint le premier de ces deux sujets montre que le jeune étudiant, déjà curieux des choses nouvelles, se rangeait à l'avis d'Harvey, auteur de la théorie de la circulation du sang. Cette théorie, vieille de plusieurs années déjà, avait fait du chemin depuis l'époque où Riolan et Guy Patin s'étaient déclarés ses adversaires acharnés. On doit cependant reconnaître que Guy Crescent Fagon faisait preuve d'une certaine crânerie en traitant affirmativement un sujet qui était, alors, loin d'être admis par tous à la Faculté

de Paris. D'ailleurs, si nous nous en référons à Molière, l'incrédulité de certains membres de la docte assemblée persistait encore en 1673.

Écoutons Diafoirus :

« Sur toute chose, ce qui me plaît en lui et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ou écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle touchant la circulation du sang et autres opinions de même farine (1) ».

Pour en revenir à Fagon, disons qu'il ne lui restait plus qu'à présenter la thèse cardinale pour obtenir le diplôme de bachelier en médecine.

Cette thèse était ainsi dénommée en souvenir du Cardinal d'Estouteville qui réforma la Faculté de Médecine en 1452. Elle portait sur un sujet d'hygiène et se soutenait entre le mercredi des Cendres et le jour de la fête de Saint-Pierre. La cérémonie était la même que pour les précédentes soutenances, avec cette différence néanmoins que, cette fois-ci, tous les bacheliers présents intervenaient dans l'argumentation.

Fagon présenta sa thèse cardinale en 1664. Le sujet en était :

An senibus nocet meri potio? (affirm).

Une fois promu bachelier en médecine, le futur médecin de Louis XIV fut astreint à certaines obligations : Il dut collaborer, le matin, à l'instruction des philiâtres

(1) *Le Malade Imaginaire*, acte II, scène VI.

tout en suivant, le soir, les cours des docteurs régents. De plus il lui fallut, chaque samedi, assister aux consultations gratuites qui avaient lieu de dix heures à midi dans les salles supérieures de l'Ecole de Médecine.

Nous remarquerons, en passant, la différence qui existe entre l'enseignement médical actuel et celui qui se pratiquait au temps de la jeunesse de Fagon. Aujourd'hui l'étudiant, en plus des cours oraux qu'il entend à la Faculté, fréquente chaque matin, dès la première année, les services hospitaliers pour assister à la visite et s'initier à la pratique des malades. Au xvii^e siècle, au contraire, l'enseignement était purement théorique durant les quatre premières années. Le futur médecin n'étudiait donc sur le malade que fort tardivement et à de rares occasions...

Au cours des deux années qu'il demeura bachelier Fagon subit de nouveaux examens et soutint d'autres thèses, moins importantes, dont les sujets ne nous sont point parvenus. Il était alors « *licenciade* », candidat à la licence (1). Pour obtenir son diplôme il dut, selon l'usage, se faire présenter au chancelier de l'Université par M. François Levignon, doyen de la Faculté. Il prit également part à la cérémonie du « *paranymphe* » sorte de consécration officielle et « *symbole de l'union du licencié à la Faculté* » (2). Après quoi, on lui remit, ainsi qu'à

(1) Chaque aspirant à la licence, dit le D^r LE MAQUET, devait présenter un certificat signé de trois docteurs, établissant « *qu'il a été trouvé de bonnes mœurs et de conduite rangée* ».

(2) D^r A. CORLIEU. — *L'ancienne Faculté de Médecine de Paris*.

ses compagnons, le diplôme de licencié qui l'instituait médecin de la Faculté de Paris.

Pour ceux qui désiraient excercer de suite le diplôme de licencié suffisait ; mais Fagon voulait pousser plus loin ses études ; il aspirait au doctorat. Pour conquérir ce grade il dut satisfaire à deux nouvelles épreuves :

« Six semaines au moins après la réception à la licence, — écrit le D^r Cordieu (1), — l'étudiant, qui ne l'était déjà plus, avait encore deux actes à subir, l'acte des Vesperies, pro Vesperiiis, et l'acte pour le Doctorat, pro doctoratu. L'acte de Vesperies consistait en une nouvelle argumentation dans laquelle il y avait deux propositions contraires à soutenir ; et, quelques semaines après, venait l'acte de doctorat qui exigeait une nouvelle thèse ».

Le 17 novembre 1664, pour les Vesperies, Fagon présenta cette double argumentation :-

Est-ne in balneo exhibenda purgatio?

Est-ne in balneo exhibenda alimonia?

Un mois plus tard, le 9 décembre 1664, devant un Jury que présidait Germain Préaux, le jeune Fagon soutenait — *pro doctoratu* — une discussion ayant pour sujet :

Daturne spontana generatio animalium?

Daturne spontana generatio plantarum?

A la suite de quoi eut lieu la cérémonie de prestation du serment, au cours d'une séance solennelle pendant laquelle le futur praticien jura :

(1) D^r A. CORLIEU. — Guy-Crescent Fagon dans *France Médicale*, 1901.

1^o D'observer les droits, statuts, décrets, lois et coutumes de la Faculté ;

2^o D'assister, le lendemain de Saint-Luc, à la messe pour les docteurs décédés :

3^o De combattre de toutes ses forces ceux qui, pratiquant illicitement la médecine, peuvent nuire à la Société et à la vie des citoyens (1).

Debout, en présence de son nombreux auditoire, le récipiendaire prononça le « *Juro* » sacramentel. Or il est bien certain qu'en promettant de combattre de toutes ses forces ceux qui pratiquaient illicitement la médecine, le futur archiâtre de Louis XIV ne s'engagea pas simplement à dénoncer les charlatans : la Faculté s'élevait, en effet, contre les médecins de Province installés dans la Capitale ; elle exigeait contre eux le concours de tous ceux qui avaient suivi son enseignement, pour battre en brèche l'influence que ces indépendants avaient acquise par la fondation d'une chambre Royale des Universités provinciales, et pour contrebalancer l'attrait que pouvait déterminer dans le public l'emploi de médicaments nouveaux interdits par la Faculté de Paris.

De semblables serments ne sont plus de mise aujourd'hui.

A l'heure présente, sa thèse passée, le jeune Docteur, frais émoulu, peut exhaler sans contrainte un soupir de soulagement. Ayant clos définitivement la série des examens, il ne lui reste plus, comme dernière formalité — au lieu d'un serment grandiloquent à prêter, — qu'à s'aller réjouir avec ses amis pour fêter son nouveau ti-

(1) D' A. CORLIEU. — Guy-Crescent Fagon déjà cité.

tre. Sous le règne du grand Roi, il n'en était pas ainsi : Le nouvel élu était encore mis à l'épreuve dans une dernière discussion.

Cette cérémonie, appelée « *acte pro pastillaria* » eut lieu pour Guy Crescent Fagon, le 14 janvier 1665.

Est-ne sudor fœcundatis index qui bene olet?

Est-ne sudor fœcundatis index qui nihil olet?

fut le titre de la question qu'il traita.

Ceci accompli, il ne lui restait plus qu'à faire « *acte de régence* ».

Suivant la tradition, le jeune docteur devait à son tour — juste compensation des épreuves d'antan, — présider la thèse soutenue par un candidat. C'est pourquoi le 15 janvier 1665, Fagon écouta, avec toute la gravité que lui imposait son nouveau titre, M. Lombard développer sa thèse quodlibétaire :

« *Fit ne sudor cruentus naturæ vis* » ?

*
* *

Si nous avons suivi minutieusement Guy Crescent Fagon durant ses années d'études, c'est que nous tenions à donner, avec quelques détails, un aperçu de l'enseignement médical au cours du xvii^e siècle. Pour apprécier en toute équité le médecin de Louis XIV il nous a paru nécessaire de rechercher quel bagage scientifique il pouvait posséder à la veille d'exercer sa profession. On a tôt fait de le déclarer ignaré, pédant, ridicule et brouillon ; de l'accabler de quolibets. Mais, pas un seul instant, on songe, en présence de ses erreurs, à incriminer les études défectueuses qui en sont cause.

Nous avons pu voir plus haut que les cours et les leçons d'alors consistaient presque exclusivement en longues discussions où l'on commentait les auteurs grecs et latins. La médecine de l'époque se basait en grande partie sur leurs écrits. Galien ayant décidé que « *l'eau, le feu, la terre et l'air, c'est-à-dire les quatre éléments de la nature sont représentés dans l'économie animale par la bile, l'astrabile, le sang et la pituite* », il était estimé inutile d'en chercher plus long. Et, de cette affirmation incontestée on avait déduit les théories les plus bizarres.

Survenait-il une maladie quelconque, elle était causée, sans doute aucun, par l'excès, la « *pléthore* » de l'une de ces humeurs dont le bon équilibre était seul compatible avec la santé. Bien vite il fallait chasser, expulser de l'organisme ce trop plein indésirable. C'est alors que les purgations, les lavements et les saignées entraient en action.

Au reste, n'était-ce pas tout simple ?

Puisque la cause de toute affection et le remède à y apporter étaient, *a priori*, connus, à quoi aurait servi de faire des recherches inutiles ?... L'on comprend, dans ces conditions, l'opposition qu'Harvey eut à vaincre lorsqu'il exposa sa théorie sur la circulation du sang.

Si l'on songe, en outre, au peu de développement des connaissances anatomiques, aux difficultés de l'étude sur le cadavre, à la part insuffisante qui était accordée à l'enseignement de la pratique médicale, les erreurs et les fautes des médecins du grand siècle ne nous semblent plus aussi inadmissibles.

D'aucuns s'étonneront peut-être, d'autre part, de la futilité de certains des sujets traités par Fagon. Pou-
vait-il en être autrement à une époque où la science d'un
médecin était évaluée en raison directe de son habileté
à soutenir ces discussions stériles et souvent ridicules ?

Fagon d'ailleurs fit preuve de bon sens et de sagesse,
comparativement à certains de ses confrères, dans le
choix des thèses qu'il soutint. On peut s'en rendre
compte en parcourant la liste de certaines questions
chaudement discutées à la même époque à peu près. On
y relèvera ceci (1) :

An formosæ fecundiores ?

Les jolies femmes sont-elles plus fécondes que les
autres ?

An tobicæ ex piscis felle curatio naturalis ?

La cure de Tobie par le fiel de poisson est-elle natu-
relle ?

*Ex qua parte manaverit aqua profluxit e mortui
Christi latere perfato lancea acuto mucrone ?*

De quelle partie du corps provenait l'eau qui s'écoula
du côté du Christ quand, mort, il fut percé par la
pointe aiguë d'une flèche :

An clysterium frangeat jejunum ?

Si Chrysale avait été doyen de la Faculté de médecine
c'est pour le coup qu'il aurait pu s'écrier :

« Raisonner est l'emploi de toute ma maison
Et le raisonnement en bannit la raison ».

(1) Ces différents sujets de thèse sont cités dans le livre du Dr G. LE-
GRÉ : *Médecins et empoisonneurs au XVII^e siècle*.

CHAPITRE III

VINGT ANS DE LA VIE DE FAGON 1664-1683

Guy de la Brosse mourut en 1641. La charge d'intendant du Jardin Royal, de ce fait, devenait vacante.

Bouvard qui était premier médecin du Roi et, par là même, surintendant du Jardin, y fit nommer intendant son fils Bouvard de Fourqueux conseiller au Parlement. Incapable d'assumer à lui seul la direction d'une entreprise pour laquelle il n'était pas préparé, le jeune Bouvard s'adjoignit Vespasien Robin. Celui-ci déjà préparateur au Jardin Royal, fut chargé de l'enseignement de la botanique et eut également la mission de surveiller la culture des végétaux.

Malgré ses efforts il ne put vaincre l'inertie du nouvel intendant, et tout périclita. Le jardin royal, abominablement négligé, « *était si dénué de plantes* — écrit Hazon — *qu'il n'avait plus l'air d'un jardin* » (1).

(1) HAZON. — *Notice des hommes les plus célèbres de la Faculté de Médecine.*

Semblable état de choses ne pouvait durer. Aussi, lorsque Vallot succéda à Vautier, son premier soin, comme surintendant, fut de se débarrasser de Bouvard fils, de manière à rendre aux choses leur aspect antérieur. Tout d'abord, il fallait recueillir de nouvelles plantes pour remplacer celles qui avaient péri. Vallot confia cette tâche au jeune Guy-Crescent Fagon qui avait offert ses services.

Bien qu'absorbé par ses études médicales, ce dernier n'avait point désappris le chemin du Jardin Royal, où il avait fait ses premiers pas. Il venait y passer ses instants de loisir, cherchant ainsi à compléter ses connaissances en botanique. Son assiduité et son savoir attirèrent l'attention, et c'est ainsi que le petit neveu de Guy de la Brosse fut appelé à poursuivre l'œuvre de son grand oncle.

Pour enrichir le Jardin Royal, Fagon fit plusieurs voyages, séjournant en Auvergne, en Languedoc, en Provence, parcourant la Suisse, les Alpes, les Pyrénées, les Cévennes... Au cours de ces diverses excursions il fit une abondante récolte de plantes ; leur choix judicieux mit en relief ses aptitudes de botaniste et d'organisateur. Et quand, de retour à Paris, il classa avec l'aide de Jonequet les végétaux rapportés, le Jardin reprit rapidement son aspect florissant d'autrefois.

Entre temps, Fagon fut reçu docteur.

C'est alors que, décidé à se créer un foyer, il épousa en 1664, damoiselle Marie Mazereau dont le père était

orfèvre-joaillier à Paris (1). De cette union naquirent deux fils : Louis et Antoine.

Peu après Vallot confia au jeune docteur de la Faculté de Paris la chaire de chimie. Ces nouvelles fonctions n'empêchèrent aucunement Fagon de s'intéresser à la Botanique puisqu'en 1665 il collabora au catalogue des plantes du Jardin Royal.

Ce catalogue, intitulé : « *Hortus Regius* » fut dressé avec l'aide de Joncquet, Longuet et Morin. Il contenait l'énumération en latin de plus de quatre mille espèces de variétés de végétaux. En préface, on pouvait lire un poème de deux cents vers latins où, en termes enthousiastes, étaient célébrées la science de Vallot et la gloire du Monarque dont la bienveillance, en créant le Jardin Royal, avait favorisé l'étude des sciences naturelles.

De ce poème, l'auteur était Fagon.

L'aide précieuse apportée par le jeune docteur à l'élaboration de l'« *Hortus Regius* » contribua à le faire nommer « *démonstrateur de l'intérieur des plantes et opérateur pharmaceutique* » (2) en remplacement du sieur Bodineau décédé (juillet 1671). Quelques mois auparavant il avait été nommé suppléant de Joncquet et avait obtenu des lettres de provision pour la charge de « *démonstrateur et professeur des plantes et simples du Jardin Royal pour en jouir en survivance du sieur Denis Joncquet seulement* » (3). C'est pourquoi, au dé-

(1) Marie Mazereau ou Nozereau était la fille du sieur Mazereau orfèvre et de damoiselle Breteau, son épouse.

Bibl. Nat. manuscrits Cabinet d'Hozier 133.

(2) Archives Nationales O 1x 16, fol. 76-78.

(3) Archives Nationales, O 1x 15, fol. 346.

cès de celui-ci ; les deux chaires de chimie et de botanique se trouvèrent réunis sous la direction de Fagon. Le petit neveu de Guy de la Brosse, alors âgé de 33 ans, pouvait à juste titre, être fier de ce poste de choix.

Il tint à prouver qu'il était digne de l'occuper. Son enseignement fut particulièrement brillant ; aussi les étudiants se pressaient à ses leçons pour profiter d'un savoir incontestable, mis en valeur par une sobre mais réelle éloquence.

Dans l'intervalle de ses cours, Fagon reprenait ses voyages de botaniste. A la recherche des plantes rares, il parcourut la majeure partie de la France et quelques pays voisins. Son désir aurait été de visiter toutes les parties du monde connu, mais les importantes fonctions qu'il acquit bientôt à la Cour l'en empêchèrent.

La Cour du grand Roi !... Il y paraissait dès 1666. Hazon indique qu'il *en connaissait les manières, étant né d'un père considéré dans les armes, dont les aïeux avaient été depuis le commencement du siècle des premiers officiers des princes...* (1).

Ce fut vraisemblablement Vallot qui le présenta et qui lui fit obtenir une charge de médecin ordinaire du commun de la Reine. Jusqu'alors Fagon avait dû se contenter de la place honorifique, mais non rémunérée, de septième médecin surnuméraire à l'Hôtel-Dieu. Elle lui avait été accordée le 10 décembre 1666, par la Compagnie du Bureau de l'Hôtel-Dieu qui la supprima l'année suivante, lorsque son titulaire fit partie de la mai-

(1) HAZON. — Ouvrage déjà cité.

son de la Reine et dut, pour cette raison, s'éloigner par moments de Paris.

A la Cour, Fagon se fit apprécier tant par sa science que par sa modestie : en 1677, on le désigna pour accompagner le Duc du Maine dans son voyage à Barèges.

Le fils de Mme de Montespan était affligé d'une claudication qui le gênait fort. Cette infirmité était apparue vers l'âge de 3 ans. Jusqu'alors, *droit et bien fait*, rapporte la duchesse d'Aumale (1) ce jeune prince eut, pendant qu'il mettait ses grosses dents, de violentes convulsions. Peu après, on s'aperçut qu'il avait une jambe plus courte que l'autre. Semblable disgrâce désespérait Mme de Montespan qui présenta son fils à toutes les célébrités médicales de la Cour et de la Capitale. Elle l'envoya même à Anvers consulter un empirique. Nous ignorons quel traitement appliqua ce dernier : probablement employa-t-il de violentes tractions qui provoquèrent une luxation de la hanche... Ce qui est certain c'est que le jeune Duc revint avec, cette fois-ci, sa jambe malade plus longue que l'autre : la claudication n'avait pas disparu ; par contre les douleurs persistaient.

Ce fut alors qu'on résolut d'essayer des eaux de Barèges. Un premier séjour dans les Pyrénées, qui eut lieu en 1675, sembla donner un heureux résultat. Cependant le Duc du Maine ne marchait pas encore parfaitement. On résolut de tenter une nouvelle saison en 1677. Mme de Maintenon fut chargée comme la première fois d'ac-

(1) Citation extraite de la note préliminaire du tome I de la *Correspondance générale de Mme de Maintenon*, par Théophile Lavallée.

compagner le jeune malade et d'organiser le voyage. Elle emmena Fagon pour surveiller le traitement, Le Rageois, précepteur du Duc, un aumônier, six valets de chambre, un certain nombre d'officiers et trois femmes attachées à sa personne.

Installée dans plusieurs carosses, la caravane partit de Versailles le 8 juin. Après arrêts à Fontevault pour saluer l'Abbesse, sœur de Mme Montespan et à Coignac chez M. d'Aubigné les voyageurs gagnèrent Barèges en passant par Poitiers.

En arrivant à Amboise le Duc du Maine tomba malade, ce qui ne manqua point de tourmenter bien fort tout son entourage. Néanmoins l'inquiétude éprouvée était un peu calmée par l'espoir qu'on avait dans l'efficacité des eaux de Barèges.

Il fallut en rabattre.

Les bains conseillés par Fagon n'eurent aucun résultat et pour comble d'ennui, le petit malade fut atteint, presque dès son arrivée à destination, d'une fièvre quarte dont les accès répétés eurent une fâcheuse répercussion sur son état général.

Fagon proposa alors d'emmener le Duc à Bagnères. Là il s'adjoignit pour surveiller le traitement M. de la Guttère, médecin consultant en cette ville.

D'un commun accord les praticiens décidèrent de donner de nouveaux bains. Les douleurs s'atténuèrent et le Duc du Maine, bien que souffrant encore de quelques accès fébriles, parut se fortifier un peu. Malheureusement sa fistule anale reparut, ce qui mit ses médecins au désespoir.

Si l'état de santé du jeune malade ne s'améliorait guère durant son séjour aux Pyrénées, par contre son intelligence et son esprit se développaient visiblement. De là-bas il écrivait au Roi et à Mme de Montespan des lettres fort bien tournées, qu'on réunit par la suite sous le titre *Œuvres d'un auteur de sept ans* (1).

Dans l'une d'elles, adressée à sa mère, il disait :

« M. Fagon m'échauda hier au petit bain ; j'espère qu'il sera plus modéré une autre fois et que je n'y crierai pas tant... »

Sans doute le médecin se montra plus habile par la suite, car il s'attira la confiance de Mme de Maintenon, qui sut apprécier ses qualités.

Le retour, qui eut lieu en septembre, dura trois semaines environ. Le Duc du Maine arriva assez souffrant. Il marchait fort mal et sa fistule persistait.

Ce séjour dans les Pyrénées, dont le malade n'avait retiré aucun bénéfice appréciable, fut, par contre, profitable aux médecins. Mme de Maintenon vanta au Roi les bons offices de M. de la Guitière (2). Quant à Fagon qui s'était acquis l'estime de la gouvernante du jeune prince, il devint son protégé. Et c'est ainsi que Barèges fut le point de départ de la brillante carrière de celui qui devint par la suite le premier médecin de Louis XIV.

Ce monarque eut très rapidement l'occasion de témoigner sa bienveillance à celui qui avait soigné son

(1) GONZAGUE TRUC. — *La Vie de Mme de Maintenon*.

(2) Lettre de Mme DE MAINTENON à M. de la Guitière, médecin à Bagnères, 6 janvier 1678.

filz. Le mariage du Dauphin avec Marie-Anne-Christine Victoire de Bavière étant décidé, on s'inquiétait de composer la maison de la future Dauphine. Fagon fut désigné, le 8 janvier 1680 pour être son premier médecin (1). Il n'eut pas le loisir de s'employer auprès de cette princesse qui, au dire de Saint-Simon, était laide, timide et toujours malade : quelques semaines plus tard, en effet, Louis XIV lui octroyait la charge de premier médecin de la Reine (2).

Tout portait à croire qu'il exercerait longtemps ces nouvelles fonctions lorsque, le 30 juillet 1683, Marie Thérèse d'Autriche mourut à Versailles.

Elle revenait d'un voyage en Bourgogne et en Alsace où elle avait accompagné le Roi. Sa santé semblait excellente et lorsque le 26 juillet, elle ressentit quelques malaises on les crut sans gravité.

Pourtant, les douleurs sous l'aisselle dont se plaignait Sa Majesté augmentèrent rapidement. Dans la nuit du 27 au 28 Fagon, appelé, diagnostiqua un rhumatisme et conseilla une saignée. Cette saignée ne produisit pas l'effet attendu. Le 30, le mal empirant, d'Aquin, Fagon et Moreau décidèrent qu'on en pratiquerait une seconde. Dionis mandé à cet effet, était fort hésitant. Il tenta vainement d'attirer l'attention des médecins sur une tumeur qui s'était formée à l'aisselle ; on ne tint pas compte

(1) Archives Nationales 01x24.

(2) Du Chesne succéda à Fagon comme premier médecin de la Dauphine. Celle-ci mourut en avril 1690, vraisemblablement de phtisie pulmonaire. Le 20 octobre 1680, Louis XIV accordait une lettre de don de 6000 *li* de pension en faveur du s^r Fagon, premier médecin de la Reyne (Arch. Nat. 01x24, fol. 285).

de ses observations : « *Faites ce que je vous ordonne* » lui dit Fagon. Le chirurgien qui « *pleurait amèrement* » s'exécuta en disant : « *Vous voulez donc que ce soit moi qui tue la Reine, ma maîtresse ?* » (1) « Le fait est que, saignée à onze heures, la fille de Philippe IV d'Espagne mourut à trois heures du soir.

A l'autopsie qui eut lieu en présence de Fagon et d'Aquin, on trouva dans le thorax « *une peinte de matière purulente épanchée* ». D'Aquin en conclut que les poumons de la Reine étaient gangrenés. Nous dirons plus loin ce qu'il faut penser de ce diagnostic.

Cette mort frappa la Cour de stupeur. D'Aquin, nous le verrons, fut incriminé ; par contre la réputation de Fagon s'accrut aux dépens du premier médecin du Roi. Dans une lettre que Fléchier, évêque de Nîmes, adressait alors à Mme de Richemond, on peut lire :

« Depuis que je suis arrivé, je n'ai ouï parler que de la mort de la Reine : tout le monde est déchaîné contre les médecins et notre ami M. Fagon triomphe » (2).

Demeuré sans emploi par suite de ce décès, Fagon fut chargé par Louis XIV de prendre soin de Mgr le Duc de Bourgogne pendant la maladie de son médecin M. Petit. Et lorsque guéri, celui-ci eut repris ses fonctions, son remplaçant momentané fut nommé médecin des Enfants de France (3).

(1) Correspondance de Madame. Citation exacte du livre du Dr Cabanès « *Les morts mystérieuses de l'Histoire* ».

(2) Lettre citée par HAZON. *Notice des Hommes les plus célèbres de la Faculté de Médecine*.

(3) Brevet de 11 400 livres de pension en faveur du sr Fagon, premier



Fagon ne jouissait pas d'une santé bien robuste. D'une constitution plutôt faible, il était quelque peu contrefait et souffrait de crises d'asthme (1). Promptement il se rendit compte qu'il ne pourrait sans surmenage mener de front ses nombreuses occupations. Il comprit également que ses fonctions à la cour ne lui permettraient pas de consacrer un temps suffisant à ses chères études et à son enseignement. Il chercha donc un collaborateur. Son choix se porta sur un jeune provençal, Joseph Pitton de Tournefort.

Ouvrons ici une parenthèse au sujet de cet élève préféré de Fagon qui, sous la direction de celui-ci, devint un grand naturaliste.

Joseph Pitton de Tournefort naquit en 1656 à Aix-en-Provence où il fit ses études. Dès son jeune âge il marqua un goût prononcé pour la botanique au point « *qu'il manquait quelquefois la classe pour aller herboriser à la campagne* » (2). Sa prédilection pour ces études était telle qu'elle lui attira quelques ennuis. Certain jour qu'il était entré sans autorisation dans une propriété pour y chercher des plantes rares,

médecin de la feue Reyne .. pour servir en la qualité de premier-médecin des Enfants de France

Cette pension était ainsi établie :

5400 livres pour ses gages, nourriture, entretien ;
et 6000 livres de pension.

(1) SAINT-SIMON affirme dans ses « Mémoires » que Fagon était sujet à des crises d'épilepsie. Nous croyons qu'il fait erreur car nous ne retrouvons aucune trace de ce fait dans les écrits des autres mémorialistes.

(2) FONTENELLE : *Eloge de Tournefort*.

« *Il pensa être accablé de pierres par des païsans qui le prenaient pour un voleur* » (1). En Espagne où il se rendit en voyage botanique, il fut à plusieurs reprises dépouillé par des rôdeurs et, une fois, il faillit même être enseveli sous les décombres d'une méchante cabane qui s'écroula pendant son sommeil. Ces déboires n'affaiblirent point son zèle, et ses connaissances botaniques augmentèrent au point que la renommée s'en répandit jusqu'à la Capitale. Le nom de Tournefort parvint à Fagon « *de tant d'endroits différens et toujours avec tant d'uniformité qu'il eut envie de l'attirer à Paris, rendez-vous général de presque tous les grands talens répandus dans les provinces. Il s'adressa pour cela à Mme de Venelle, sous régentes des Enfans de France, qui connaissait beaucoup la famille de M. de Tournefort. Elle lui persuada donc de venir à Paris, en 1683, elle le présenta à Fagon...* » (2) »

Ce dernier n'eut qu'à s'applaudir de son choix. La réputation de Tournefort n'était pas surfaite. Et, quand après avoir suppléé son protecteur pendant quelques mois dans ses cours et ses leçons, celui-ci se démit en faveur du jeune provençal de la chaire de botanique, le Jardin Royal comptait un savant de plus.

*
* *

Quant à Fagon, que de chemin il avait parcouru en vingt-ans... !

(1) FONTENELLE : *Eloge de Tournefort*.

(2) *Ibid.*

Inconnu ou presque en 1663, si le souvenir que l'on gardait de son oncle Guy de la Brosse ne fut pas sans lui faciliter l'accès du Jardin Royal où il ne tarda point à se distinguer, ce souvenir semble insuffisant à motiver huit ans plus tard, le choix qui attribua à Guy-Crescent Fagon les chaires de Chimie et de Botanique. Et sans les capacités et la science dont il fit preuve, jamais le neveu de Guy de la Brosse n'eût connu succès aussi rapide.

D'ailleurs sa carrière à la Cour n'apparaît pas moins brillante. Sans doute il convient de reconnaître la part incontestable que la protection de Mme de Maintenon eut dans la réussite de Fagon. Mais le fait d'avoir su conquérir les bonnes grâces de la gouvernante du Duc du Maine n'est-il pas une preuve de la valeur de celui à qui elle s'intéressa ?

La veuve de Scarron était une fine observatrice, capable de porter un jugement raisonné. L'amitié qu'elle manifestait pour les enfants du Roi est connue ; or si Fagon lui avait paru incapable ou malhabile dans les soins qu'il donnait au Duc du Maine, elle ne se serait pas fait faute d'en avertir Louis XIV. Qu'elle se soit employée en faveur de celui qu'elle sut apprécier à Barèges est un témoignage de l'estime qu'elle avait pour son mérite.

Ainsi donc, c'est surtout grâce à ses capacités professionnelles, à sa science et à sa modestie que Fagon dût de franchir si rapidement les différents degrés qui devaient l'amener du Jardin Royal, à remplacer d'Aquin comme premier médecin du Roi.

CHAPITRE IV

FAGON DANS SES RAPPORTS PROFESSIONNELS AVEC SON PRÉDÉCESSEUR D'AQUIN ; DISGRACE DE CE DERNIER

A plusieurs reprises d'Aquin et Fagon furent appelés à unir leur science pour sauvegarder la santé compromise de l'un quelconque des membres de la famille royale. La vérité nous oblige à reconnaître qu'ils ne firent pas toujours preuve d'une entente parfaite. La raison en paraît imputable au caractère difficile de d'Aquin.

Homme violent, très orgueilleux, celui-ci ne pouvait admettre qu'on eut un avis différent du sien. Son obstination et sa mauvaise foi évidente vis-à-vis de ses collègues, et particulièrement de Fagon, ont été l'une des causes de sa disgrâce...

Lorsque la Reine-mère mourut, en 1683, Fagon était son premier médecin.

Le récit de la mort de Marie-Thérèse, tel qu'il nous est

transmis par le *Mercuré Galant* (1) a été relaté et commenté dans plusieurs ouvrages. Nous-même en avons parlé précédemment, nous ne nous y attarderons donc point. Un seul fait retiendra notre attention : C'est aux derniers moments de la fille de Philippe IV d'Espagne que se manifesta la première divergence d'opinions constatée entre Fagon et d'Aquin.

Le 30 juillet, d'Aquin, Fagon et Moreau, premiers médecins du Roi, de la Reine et de la Dauphine, se réunirent pour une consultation *in extremis*. D'Aquin « *proposa une saignée au pied contre laquelle Fagon s'éleva avec force, la regardant comme inopportune et devant affaiblir nettement la Reine* » (2).

Cela n'empêcha pas que ce fut l'opinion de d'Aquin, soutenue par Moreau, qui prévalut. La saignée fut pratiquée par Dionis.

Quelques heures plus tard, Marie-Thérèse d'Autriche mourait.

Les recherches faites au sujet de cette mort ont montré qu'elle était due à un abcès axillaire propagé à la cavité thoracique. Aussi sommes-nous obligés de reconnaître que, si la saignée ordonnée par d'Aquin a avancé de quelques instants le fatal dénouement, l'abstention préconisée par Fagon ne pouvait vraisemblablement pas donner un résultat bien meilleur.

Mais telle ne fut pas l'impression générale. Le public,

(1) *Mercuré Galant*, août 1683.

D^r CABANÈS. — *Les Morts mystérieuses de l'Histoire*.

(2) *Journal de la Santé du Roi*, introduction par J. A. LE ROY, page XXVII.

mis au courant de la saignée, crut discerner dans ce traitement, la cause du décès de la Reine et l'opinion publique prit nettement parti contre d'Aquin. C'est ainsi, rapporte Amelot de la Houssaye, qu'un gentilhomme de la Cour, « *M. de Villacerf, ayant rencontré le médecin d'Aquin un quart d'heure après que la Reine Marie-Thérèse eut rendu l'âme, lui donna un soufflet, lui reprochant d'avoir tué la Reine par la saignée qu'il avait ordonné contre l'avis de Fagon* (1) ».

Notre profession a toujours comporté quelques risques. De nos jours un semblable exalté aurait peut-être manifesté son mécontentement par quelques coups de revolver...

Quoi qu'il en soit nous avons tenu à rapporter cette anecdote parce qu'elle nous fournit la preuve que, dès cette époque, l'opinion était favorable à Fagon.

Le second incident qui créa un conflit beaucoup plus sérieux entre les deux collègues eut lieu en 1686.

Louis XIV souffrait alors d'une fistule qui compliquait un abcès de la marge de l'anus.

Le dit abcès ayant été traité par application de la pierre à cautère et par incision de l'escarre, la persistance de la fistule, la gêne qu'elle entraînait amenèrent d'Aquin et Fagon à discuter le traitement qu'il était nécessaire d'appliquer.

Vexé probablement de voir que l'avis de son confrère était sollicité, d'Aquin fit preuve dans l'occurrence d'une extrême malveillance. Il s'en prit d'abord à Félix, chi-

(1) *Journal de la Santé du Roi*, pages XXVII et suivantes.

rurgien ami de Fagon, en insinuant que la fistule était due à sa maladresse. Selon d'Aquin, Félix aurait perforé l'intestin avec la sonde sur laquelle il incisa l'abcès. Puis, non content de cette insinuation peu charitable, le premier médecin du Roi raconta partout qu'il était, lui d'Aquin, l'instigateur de l'opération qui amena la guérison. « Pour faire décider l'intervention, affirmait-il, j'ai dû combattre l'opinion de Fagon et de Bessières, partisans du traitement par les eaux de Barèges ».

D'Aquin écrivit même à ce propos » :

« ... Il ne faut pas s'étonner que quelque soin et quelque industrie que l'on ait pu apporter, cette fistule n'ait pu se guérir sans en venir à l'opération du fer et des incisions, et au secours du feu et des escarrhotiques ; et combien il aurait été inutile d'aller à cette occasion aux eaux de Barèges qui n'ont jamais guéri une fistule, et particulièrement celles qui communiquent dans le boyau percé. Ce voyage néanmoins avait été résolu et, j'ose dire, sans beaucoup de fondement ; et j'ai le plaisir d'avoir été le seul à m'y opposer, tant sur ce que je n'avais jamais vu aucun bon effet de la vertu de ces eaux pour de pareilles guérisons, que je n'en avais vu aucune expérience, et que ma raison ne me le pouvait persuader. Sur quoi, le Roi, touché de mon avis, fit ses réflexions, assembla un conseil de MM. Fagon, Félix et Bessières dans lequel j'eus la satisfaction de les faire revenir à mon avis ; et le Roi, très heureusement pour lui, rompit son voyage dans lequel, par sa longueur et les excessives chaleurs de la saison, il n'aurait pas couru un petit péril d'altérer sa santé et de tomber dangereusement malade » (1).

Or, les choses se passèrent tout autrement, et Fagon tint à le préciser, en 1693, dans ses *Réflexions sur la*

(1) D'AQUIN. — *Journal de la Santé du Roi Louis XIV.*

santé du Roi et sur quelques autres articles des années précédentes.

En premier lieu il signala que la fistule existait avant l'intervention de Félix et qu'elle était due à l'ouverture spontanée de l'abcès dans l'intestin. Puis, abordant alors la question du traitement appliqué, Fagon ajoutait :

« M. d'Aquin reproche aussi à Félix et à Moi, comme à M. Besières, d'avoir été d'avis que le roi fut à Barèges pour cette fistule ; il se congratule d'avoir été d'un autre sentiment, de nous avoir obligés d'en changer et d'avoir empêché le Roi d'y aller inutilement. Nous en savions assez tous trois pour ne pas douter que le moyen sûr pour guérir d'une fistule à l'anus est l'incision, quand on peut la faire et que les autres moyens sont incertains ou impossibles. Mais M. d'Aquin avait prévenu le Roi contre cette opération et lui avait conseillé de ne point permettre qu'on portât le fer à sa fistule, et de prendre, comme lui, le parti de la garder toute sa vie. N'y ayant donc point d'espérance qu'on put traiter le Roi comme il devait être pour guérir assurément, on pensait à Barèges comme à un remède douteux mais qui avait néanmoins guéri M. le Duc du Maine, dont j'avais été témoin... » etc., etc.

« ... Ce fut lui qui changea de sentiment après avoir dit à tout le monde auparavant qu'il ne souffrirait jamais que le Roi s'exposât au péril de cette opération. Et il faut le louer d'avoir employé si à propos le droit qu'il s'était acquis de se dédire lorsque cela lui convenait, sans que cela parût extraordinaire ». (1)

Nous ne rapporterons pas ici le récit de l'intervention. Qu'il suffise de rappeler qu'elle réussit parfaite-

(1) FAGON. — *Journal de la Santé du Roi Louis XIV.*

ment. Bien qu'il eut fallu inciser une seconde fois pour remédier à une cicatrisation trop rapide, la guérison était complète deux mois après l'intervention.

Fagon reçut 80.000 livres comme honoraires pour ses conseils. Il acquit, en outre, une grande renommée. Du fait qu'il avait toujours soutenu Félix qui s'était déclaré interventionniste dès le début, on le considéra comme l'artisan de ce brillant succès. Louis XIV lui en garda une réelle reconnaissance.

Par contre d'Aquin perdit une partie de son autorité, et son prestige diminua. Il poussa, en effet, la maladresse jusqu'à répéter de tous côtés que la guérison du Roi était son fait, alors que personne n'ignorait la cabale qu'il avait montée contre Fagon et Félix. Aussi cette vantardise de sa part ne fut-elle point l'une des causes les moins décisives de sa disgrâce.

Des années passèrent ; Fagon, protégé par Mme de Maintenon, était assez souvent appelé au chevet de Louis XIV et, chaque fois, il s'y rencontrait avec d'Aquin. Ce dernier goûtait médiocrement la présence de son confrère, aussi affectait-il de ne tenir aucun compte de ses conseils. C'est pourquoi, lorsqu'en 1693, le Roi fut pris à Marly d'un accès de fièvre paludéenne, Fagon dut user d'un subterfuge pour faire suivre le traitement qu'il préconisait.

Ayant vainement tenté de convaincre d'Aquin « *il prit le parti de ne rien proposer directement de peur que M. d'Aquin ne s'y opposât* » (1) ; mais il signala à

(1) FAGON. — *Journal de la Santé du Roi Louis XIV.*

Mme de Maintenon le traitement qu'il considérait comme devant être efficace. Celle-ci répéta habilement la leçon en indiquant à d'Aquin que certainement il avait dû penser à tels soins à donner. Et c'est ainsi que sans s'en douter, d'Aquin appliqua immédiatement un traitement dont il n'avait pas eu l'idée, mais dont il feignit d'avoir pris l'initiative : Il était bien trop bon courtisan pour risquer de déplaire à la favorite de Louis XIV.

Le Roi fut donc soigné par son premier médecin mais d'après la méthode préconisée par Fagon. Cette méthode consistait à donner : « *le quinquina en bol... au poids d'un écu à chaque prise, dans du vin. Et, après avoir donné deux prises par jour de cette manière pendant trois à quatre jours on purgea le Roi* » (1).

L'amélioration de l'état du malade se fit rapidement sentir, et si elle ne fut pas définitive, cela provient de ce que le traitement, comme l'écrivit Fagon, « *ne fut pas assez longtemps continué. Cependant la fièvre disparut, presque pour un an, et il y a sujet de croire que son levain aurait été entièrement amorti si l'on avait soutenu plus longtemps cette méthode qui m'avait souvent réussi dans des occasions de fièvres très opiniâtres ; et j'aurais été ravi que M. d'Aquin se fut applaudi de ce succès entier, comme il a fait de celui qui resta imparfait, étant trop content de n'y point paraître avoir de fait, pourvu que le Roi fut bien guéri ..* » (2)

(1) FAGON. — *Journal de la Santé du Roi Louis XIV.*

(2) FAGON. — *Idem.*

Dans la circonstance Fagon a fait preuve d'une grande modestie.

Il n'était cependant peut-être pas sans présumer que Mme de Maintenon mettrait les choses au point en célébrant auprès du Roi les mérites de son protégé.

Louis XIV apprit, en effet, quelle part revenait à Fagon dans cette guérison ardemment désirée et il prit l'habitude de faire souvent appel à la science de celui-ci. Mais chacune de ces entrevues avait lieu en présence du premier médecin et, de ce fait, Fagon n'y pouvait avoir qu'un rôle forcément assez effacé.

Une fois cependant les circonstances le favorisèrent et lui permirent de donner au monarque une preuve de l'attachement qu'il éprouvait pour lui.

Voici, d'après l'abbé de Choisy, le récit de cet incident :

(1) « La ... m'a conté que le Roi, étant à Marly, eut un fort grand accès de fièvre. Les médecins sur le minuit, voyant que la fièvre diminuait, lui firent prendre un bouillon ; d'Aquin dit : « Voilà qu'il est sur son déclin je vais me coucher. » Fagon fit semblant de le suivre, et s'arrêta dans l'antichambre en disant entre ses dents : « Quand donc veillerons-nous ? Nous avons un si bon maître et qui nous paie si bien ! » Il se mit sur un fauteuil, appuyé sur un bâton ; il y était aussi bien que dans sa chambre parce qu'il ne se déshabille jamais, et ne dort que sur son séant à cause de son asthme. Une heure après, le Roi appela le premier valet de chambre, il se plaignit à lui que sa fièvre durait encore. Il lui dit : « Sire, M. d'Aquin s'est allé coucher ; mais M. Fagon est là dedans : le ferai-je entrer ? Que me dira-t-il ? »

(1) *Mémoires de l'abbé de Choisy*, t. LXIII, p. 334.

lui dit le Roi, qui craignait que le premier médecin ne le sut. Sire, reprit Nyert (et ce que je dis là, je le sais de lui) il vous dira peut-être quelque chose, il vous consolera ». Fagon entra, tâta le pouls, fit prendre de la tisane, fit changer de côté, et se trouva seul auprès du Roi pour la première fois de sa vie... »

*
* *

«... D'Aquin eut son congé trois mois après, sur une bagatelle dont on lui fit une querelle d'allemand. Il avait demandé l'archevêché de Tours pour son fils. Si demander plus qu'il ne devait eut été un crime, il y avait longtemps qu'il eut été criminel ».

Ce fut le 2 novembre 1693 que M. de Pontchartrain reçut la mission d'annoncer à d'Aquin la disgrâce dont ce médecin était l'objet. Louis XIV, en même temps qu'il lui faisait connaître sa volonté, lui intimait l'ordre de se retirer à Moulins, avec défense de se présenter devant lui et de lui écrire.

Cet exil fut légèrement adouci par l'octroi d'une pension de 6000 livres ; mais la disgrâce s'étendit au frère de d'Aquin, médecin ordinaire, qui dut, lui aussi, quitter la cour après avoir reçu 3000 livres.

Fagon, désigné pour remplacer son confrère malheureux, entra en fonctions le jour même.

Bien que l'attitude de son premier médecin eut déplu au roi depuis un certain temps déjà, la subite décision du monarque surprit les courtisans. D'autant plus, écrit Saint-Simon, que « *jamais le Roy n'avait tant parlé à d'Aquin que la veille à son souper et à son coucher, et*

n'avait paru le mieux traiter. Ce fut donc pour lui un coup de foudre qui l'écrasa sans ressource (1) ».

Passer ainsi brusquement de la faveur au discrédit, même pour un homme de Cour, peut paraître une brutalité du sort ; et pourtant la surprise d'une telle disgrâce aurait dû être moins grande, car plusieurs raisons semblaient la pouvoir faire pressentir.

Tout d'abord, comme l'explique Saint-Simon « *le Roy était las des demandes et des importunités de Daquin (2)* » qui, d'après le même auteur, « *était grand courtisan mais rêtre, avare, avide (3)* ». Loin de dissimuler sa rapacité il la laissait apparaître à un point tel que Louis XIV tenta un jour de lui donner une leçon. Comme on lui apprenait la mort d'un de ses gentils-hommes, le Roi, se tournant vers d'Aquin, dit combien il regrettait la perte de cet homme qui possédait la rare qualité de ne jamais quémander.

« *Oserait on, Sire, demander à Votre Majesté ce qu'elle lui a donné ?* » répliqua d'Aquin.

Le Roi s'abstint de répondre car il n'avait jamais récompensé ce modeste serviteur.

D'Aquin, nous le venons de voir, manquait de discrétion. Il considérait que les faveurs à lui accordées lui étaient dues. Aussi Louis XIV saisit-il le prétexte d'une nouvelle requête pour se séparer de lui.

D'ailleurs le grand Roi avait d'autres griefs plus sérieux contre son premier médecin. Il lui reprochait d'avoir fait preuve, en diverses circonstances, d'un or-

(1-2-3) SAINT-SIMON. — *Mémoires*.

gueil extrême, le poussant à demeurer dans l'erreur plutôt que de se rendre à l'avis des autres archiâtres : Fagon et Bessières. Aussi l'autorité médicale de d'Aquin était-elle demeurée fort ébranlée par les discussions qu'occasionnèrent la fistule du Roi et son accès de paludisme à Marly. Et, tandis que sa réputation décroissait, la renommée de Fagon, au contraire, augmentait rapidement.

Celui-ci, plus simple et plus discret, s'était attiré la confiance générale. « *Fagon commençait à avoir beaucoup de crédit. Le public l'avait toujours cru plus habile que Daquin et le Roi ne faisait que de s'en apercevoir* (1) ».

Malgré cela il est fort probable que Louis XIV n'aurait pas pris une détermination aussi radicale sans l'intervention de Mme de Maintenon.

Celle-ci ne pouvait souffrir d'Aquin qui avait été le protégé de Mme de Montespan ; elle reportait sur lui l'inimitié qu'elle manifestait en toutes circonstances pour son ancienne rivale.

Par contre, la veuve de Scarron tenait Fagon en haute estime depuis qu'il avait accompagné à Barèges le jeune Duc du Maine. Il était son médecin et elle le faisait appeler à la moindre occasion.

Devenue presque reine par son mariage morgantique, l'épouse légitime de Louis XIV usa de son influence en faveur de son protégé : elle fit partager au roi la confiance qu'elle avait en Fagon.

(1) *Mémoires* de l'abbé de Choisy.

Aveuglé par la suffisance et bien loin de pressentir un péril, d'Aquin, convaincu de son pouvoir, ne modifia aucunement son attitude. Il accumula maladresses sur maladresses et poussa l'imprudence jusqu'à manifester des sentiments malveillants à l'égard de Fagon. Ce dernier ne lui pardonna jamais...

L'attitude prise par Mme de Maintenon dans le conflit latent entre les deux médecins avait déjà produit certains effets lorsque survint l'affaire de la nuit de Marly : le résultat en fut décisif.

Le roi vit, dans la présence de Fagon à son chevet, une preuve de l'attachement de ce dernier. La comparaison avec l'attitude du premier médecin fut défavorable à d'Aquin : dès lors sa disgrâce était virtuellement décidée.

Mais tout ceci était généralement ignoré des profanes, ce qui explique l'étonnement qui saisit la Cour et la stupeur qui frappa d'Aquin à la brusque nouvelle d'une semblable rigueur. Celui-ci, depuis vingt ans qu'il occupait la charge de premier médecin, avait quelque raison de s'y penser inamovible. D'autant que ses prédécesseurs étaient demeurés en fonctions jusqu'à leur mort, ce qui constituait presque une prérogative attachée au titre de premier médecin du Roi.

À ce dernier point de vue, il nous semble relever dans cette disgrâce la preuve, sans doute, du mécontentement de Louis XIV, mais aussi et surtout l'expression de l'inimitié de Mme de Maintenon pour un favori de Mme de Montespan.

Fagon profita des circonstances ; on ne peut pas dire

qu'il y aida. Il eut, au surplus, le triomphe modeste. On s'en rend compte en parcourant le *Journal de la santé du Roi* où il relate le fait en des termes vraiment charitables :

« ... Je fus, dit-il, beaucoup plus touché de son malheur dans le moment que le Roy m'apprit sa disgrâce que je ne fus sensible à l'honneur que Sa Majesté me faisait en me mettant à sa place ».

Etait-ce bien sincère ?

CHAPITRE V

FAGON, PREMIER MÉDECIN DE LOUIS XIV

La charge de premier médecin du Roi se payait fort cher, mais elle procurait de nombreux avantages. Son titulaire recevait tout d'abord le titre de comte et un blason timbré de la couronne aux neuf perles ; le tout transmissible à ses descendants. C'est pourquoi l'on trouve au dossier manuscrit « Fagon » de la Bibliothèque Nationale un règlement d'armoiries spécifiant que l'archiâtre de Louis XIV portait : « *d'azur, à un mouton d'argent regardant un lion d'or surmonté d'un soleil de même* ».

Le premier médecin faisait partie du corps des grands officiers et on le saluait du titre de « Monsieur le Premier ». Membre du Conseil d'Etat, il percevait les appointements des Conseillers et revêtait leur costume dans les cérémonies officielles. A la Faculté de Médecine les bacheliers et les bedeaux venaient à la porte le recevoir en grande pompe, et lui faisaient cortège. Surinten-

dant du Jardin Royal et des Eaux Minérales, il nommait le médecin ordinaire et les autres officiers de santé qui, au nombre de douze environ, faisaient partie de la Maison du Roi ; c'était lui également qui pourvoyait aux vacances des soixante-six charges de médecin consultant de Sa Majesté, réparties dans les différentes villes de Province. Il choisissait également les professeurs du Jardin des Plantes et du Collège de France, ainsi que les chirurgiens-experts chargés, dans chaque ville, de rédiger les rapports judiciaires.

Toutes ces nominations rapportaient des sommes assez élevées. Leur ensemble constituait un bénéfice important. Fagon, scrupuleux et honnête, fit preuve d'un véritable désintéressement en diminuant volontairement les rapports de sa charge.

Comme contre partie des avantages matériels dont il jouissait, un premier médecin était astreint, d'autre part, à certaines obligations : Attaché à la personne du Roi, il prêtait serment (1) de ne servir que lui. Il devait assister à son lever, à son coucher et l'accompagner dans tous ses déplacements. Enfin le décès du prince

(1) Voici le texte du serment prêté par Fagon le 9 novembre 1693 : « Vous jurez et promettez à Dieu de bien et fidèlement servir le Roy en l'estat et charge de son premier médecin, dont Sa Majesté vous a pourvu et d'apporter pour la conservation de sa personne et pour entretenir sa santé, tous les soins et toute l'industrie que l'art et la connaissance que vous avez de son tempérament vous feront juger nécessaires ; de ne recevoir provisions, appointemens ni gratifications d'autre Prince que de Sa Majesté ; de tenir la main de ce que les officiers qui sont sous votre charge s'acquittent fidèlement de leur devoir, et généralement de faire en ce qui la concerne, tout ce qu'un bon et fidèle sujet et serviteur doit et est tenu de faire, ainsy vous le jurez et le promettez » (Archives Nationales : Oix37, fol. 212).

amenait, *ipso facto*, la cessation des fonctions de celui qui avait assumé le soin de la santé du défunt.

Fagon entra en charge le 2 novembre 1693 (1). Né la même année que son royal client il avait alors, comme celui-ci, cinquante-cinq ans.

Conformément à l'usage que lui avaient légué ses prédécesseurs, il continua à relater dans le *Journal de la santé du Roi*, les maladies et les malaises de Sa Majesté. Ce journal avait été commencé par Vallot en 1647 ; il avait pour objet de tenir la Reine-Mère au courant de la santé de son fils. Par la suite d'Aquin en continua la rédaction et Fagon fit de même jusqu'en 1711. Il est regrettable qu'il se soit alors interrompu, nous privant ainsi d'un précieux document médical touchant la mort de Louis XIV.

De temps à autre, le Roi parcourait ce journal ; aussi ses archiâtres ne se faisaient-ils point faute d'y inscrire des conseils et, à l'occasion, d'y mettre en évidence le bon résultat des traitements par eux prescrits. Nous devons reconnaître, à ce sujet, que Fagon fit toujours preuve de modestie en parlant de lui.

Elève de Vallot, qui fut son bienfaiteur, il a rendu hommage à celui-ci en se félicitant de pouvoir retrouver dans le *Journal de la santé du Roi* les conseils et les observations de son maître. Par contre, il s'est abstenu de tout compliment à l'adresse de d'Aquin et, s'il a fait allusion à son prédécesseur ce fut unique-

(1) Retenue de premier médecin du Roy pour le sieur Fagon (Archives Nationales : Oix37, fol. 210).

ment pour montrer combien leurs opinions différaient.

Ainsi, d'après Fagon, une grave erreur de d'Aquin a été de considérer Louis XIV comme un hépatique. « Ce Prince, remarqua-t-il, n'a aucun des symptômes qui caractérisent les gens bilieux. Sa peau est blanche, son appétit régulier ; il ne vomit jamais et n'est point sujet aux sautes d'humeur. Le Roi, explique-t-il, a un tempérament lymphatique du à une « *humeur mélancolique*. » dont l'acidité cause les vapeurs et les accès de fièvre qui incommode Sa Majesté. « Ces troubles sont entretenus par un régime mal approprié. Louis XIV fait usage, sur les conseils de d'Aquin, du vin de champagne ; or, cette boisson ne peut qu'augmenter l'humeur mélancolique et en accroître les mauvais effets. Aussi le nouveau premier médecin décide-t-il de remplacer le champagne par du vin de Bourgogne contenant « *moins de tartre et plus d'esprit* ».

Nous ignorons si la modification apportée à la cave royale diminua l'acidité de l'humeur mélancolique, mais nous croirions facilement qu'elle n'est pas étrangère à certains accès de goutte mentionnés dans le Journal.

En tous cas l'opinion de Fagon provoqua un résultat inattendu qui fut de rallumer une vieille querelle entre les provinces de Champagne et de Bourgogne ; chacune vantant avec fougue les qualités de son vin. Les docteurs régionaux entrèrent en lice et publièrent de savants-mémoires pour prouver, à qui mieux mieux, la supériorité du produit mûri dans leur contrée. Tous les arguments étaient bons ; certains d'entre eux, parfois, ne manquent pas de finesse ni d'ingéniosité.

Nous ne suivrons pas, page par page, le Journal de la santé du Roi. Sa lecture, qui révèle les moindres malaises de Sa Majesté, est parfois fastidieuse. Nous nous en tiendrons aux faits importants, d'autant que l'histoire médicale de Louis XIV a déjà été écrite par le Dr Deguéret dans un ouvrage plein d'intérêt où l'auteur nous montre l'agonie aux prises avec les différentes maladies de son royal client.

Nous apprenons ainsi qu'à la fin de l'année 1694 Louis XIV eut un accès de goutte accompagné de douleurs assez vives pour obliger le patient à garder le lit. Fagon lui conseilla d'y rester au repos, bien couvert, avec, pour toute nourriture, un peu de pain trempé dans du bouillon. Localement, il prescrivit des frictions au baume blanc de Fioravanti additionné de camphre. Les douleurs persistant, le premier médecin proposa d'envelopper le pied malade dans un linge très chaud. Tout d'abord le Roi s'y refusa « *car il était prévenu que la chaleur irritait l'humeur de sa goutte, par l'habitude qu'il avait prise de mettre ses pieds hors du lit pour apaiser la douleur* » (1). Il s'y décida néanmoins au bout de quelque temps.

Par la suite Louis XIV eut de nouveaux accès de goutte. Chaque fois Fagon en indique la cause occasionnelle avec beaucoup de précision : tantôt c'est le froid ; tantôt c'est un faux mouvement ; une fois l'accès est déterminé par une chaussure trop étroite... Frappé de l'influence des refroidissements sur son royal malade,

(1) FAGON. — *Journal de la Santé du Roi Louis XIV.*

Fagon lui conseilla de bien se couvrir et de garder « *son petit manteau d'ouate été comme hiver* » (1).

Parfois, la goutte alterne avec des douleurs rhumatismales. L'archiâtre, alors, formule un liniment :

Huile d'amandes douces, esprit de vin, en parties égales ; et il ordonne d'en frotter le membre endolori et d'appliquer dessus un sachet de cendres chaudes.

Non content d'intervenir localement, le médecin tente vainement d'instituer un traitement hygiénique, d'imposer un régime. Il ne peut se faire écouter, sauf à de rares intervalles. C'eût été cependant bien opportun, car la plupart des troubles mentionnés dans le Journal sont provoqués par des excès de bonne chère.

On est, en effet, surpris en parcourant le Journal de la santé du Roi d'y voir combien Sa Majesté est sujette aux « *vapeurs* ». Ces malaises s'accompagnent généralement de céphalées, d'étourdissements, de vertiges, parfois même d'épistaxis. Ils surviennent la plupart du temps à la suite de repas trop plantureux ou lorsque — selon la formule, consacrée, — « *le ventre du Roi ne s'est point relâché* ». Dans les deux cas le premier médecin prescrit le même remède : La purgation. Et il ne manque pas de nous tenir au courant du résultat de la « *médecine* ».

Il décrit les selles évacuées, en relate le nombre, la consistance, la couleur, l'odeur. Et, comme de semblables incidents se renouvellent fréquemment, Fagon passe maître en l'art de purger.

(1) FAGON. — *Journal de la Santé du Roi Louis XIV.*

Il sait quand il doit agir, s'abstenir ou attendre. On le voit retarder la « médecine » royale à cause « *du froid sec ou violent* (1) ». Il agit de même durant la période d'équinoxe...

On a souvent reproché à Fagon cette médication, trouvant qu'il en abusait. Peut-être, en effet, en a-t-il usé un peu trop souvent mais il y était la plupart du temps contraint. Parfois le premier médecin n'aurait pas été sans désirer employer d'autres moyens d'action, principalement les lavements et la saignée ; mais le monarque les redoutait. Depuis sa fistule dont il attribuait l'origine à une blessure faite au cours d'un lavement, il ne voulait plus entendre parler des clystères. Pendant vingt ans il les refusa, et ce fut seulement dans les dernières années et à la suite de coliques abdominales violentes qu'il accepta qu'on lui en prescrivit à nouveau.

Quant aux saignées, Louis XIV les avait toujours eues en horreur. Cependant il s'y soumettait ; mais pas aussi souvent que Fagon l'eut désiré. Restaient les « *médecines* » que Sa Majesté acceptait assez facilement.

Nous verrons que ces purgations eurent également une action assez salutaire dans plusieurs autres affections.

Mais revenons à l'année 1696. Au mois d'août Louis XIV se plaint de douleurs à la nuque. Fagon constate la présence d'un petit point rouge et diagnostique un furoncle. Par coquetterie le Roi, tout d'abord,

(1) FAGON. — *Journal de la Santé du Roi Louis XIV.*

refuse l'emplâtre préconisé ; il est néanmoins par là suite forcé de s'y résigner.

Dans une description parfaitement faite et qui dénote une minutieuse observation, le premier médecin nous fait assister au développement du furoncle « *Le Roi, — dit-il, — se plaint, en arrivant à Versailles, d'un poids terrible qu'il sentait sur le cou et sur les épaules qui l'empêchait de tourner la tête* (1). Fagon ordonne alors un cataplasme dont voici la composition :

Pulpe de mauves ;
Pulpe de guimauves ;
Pulpe d'oignons de lys ;
Pulpe de téléphium

et un peu de liquidambar, sans graisse.

Sous l'effet de la chaleur le furoncle perce et laisse écouler une légère sérosité. Les douleurs persistent cependant, très vives. « *Le Roi était contraint de rester au lit par l'impossibilité de soutenir debout le poids de sa tumeur qui était prodigieusement étendue et qui occupait tout le cou, d'une oreille à l'autre, de la largeur de quatre doigts de haut en bas ; épaisse de deux travers de doigts, avec une dureté et une rougeur brune épouvantables* (2).

Le simple furoncle s'était transformé en anthrax.

Fagon nous le décrit avec tous ses caractères : l'élimination des bourbillons, les cratères, le pus qui

(1) FAGON. — *Journal de la Santé du roi Louis XIV.*

(2) FAGON. — *Journal de la Santé du roi Louis XIV.*

s'écoule, les brides de tissu sain reliant les différents orifices...

Mais le temps passait et la suppuration persistait. On décida alors, d'accord avec les chirurgiens, de pratiquer une incision en croix. Le résultat fut bon, car à la Toussaint la cicatrisation était achevée.

Par la suite, le Journal de la santé du Roi ne signale plus que de fréquentes « *vapeurs* », des coliques, des alternatives de constipation et de débâcle diarrhéique. Si la santé du prince paraît bonne, celle de son premier médecin, par contre, n'est pas sans inspirer quelques inquiétudes. Il a fréquemment des indispositions, une fois même, en mars 1701, il demeure plusieurs heures évanoui dans le cabinet du Roi...

Souffrant de la pierre, Fagon décida de se faire « *tailler* ». L'opération fut pratiquée en décembre 1701 par Maréchal, chirurgien de la Charité. Dès la fin de l'intervention, un courrier partit donner des nouvelles au Roi qui avait manifesté le désir d'être tenu au courant (1). Les suites opératoires furent bonnes, bien qu'on eût redouté un moment un abcès de la vessie. Louis XIV, pour témoigner à son archiâtre son contentement de le voir guéri, lui fit don de 100.000 livres (2). Celui-ci d'ailleurs avait continué, de son lit, à veiller sur la santé de

(1) Louis XIV avait fait savoir à Fagon « qu'il était fort touché de son mal, et qu'il aurait soin de sa famille si Dieu venait à disposer de lui » (Sourches).

(2) Des amis de Fagon firent célébrer un service d'action de grâce et d'autres publièrent des pièces de vers sur sa guérison (*Mercur*e de février 1702, p. 312-319 et de mars, p. 127-128).

son royal client. « *Je n'étais point en état d'avoir l'honneur de voir le Roi, ayant été taillé le premier jour de décembre, — écrit-il ; — mais sur le rapport qu'on me fit tous les jours du train que prenait la goutte du Roi et sachant qu'il ne restait à Sa Majesté que la faiblesse et l'enflure à la jambe gauche, j'eus l'honneur de lui conseiller de prendre sa médecine le 19 décembre, et d'en écrire l'ordonnance ; et, depuis cette purgation, le Roi commença à marcher plus aisément* (1).

Les mois se succèdent ; la lecture du Journal devient quelque peu monotone : c'est toujours la même répétition des mêmes malaises. Seule, la description de quelques catarrhes vient faire diversion par instant. Parfois compliqués de maux de gorge, ces catarrhes sont dus, pense Fagon, aux stations prolongées du Roi dans une chambre froide où, tête nue et rasée, il essaye ses per-ruques, le Dr Déguéret est d'un autre avis et estime que les manifestations du mal « *correspondent bien par leur fréquence et la moindre cause qui les produit au catarrhe chronique des bronches que l'on observe pendant la goutte* » (2). Et il incrimine également la goutte d'avoir favorisé la manifestation d'une nouvelle affection du Roi : la gravelle.

Celle-ci apparaît, pour la première fois, en 1709. Le 17 mai Louis XIV ressent des picotements en urinant et expulse « *un petit peloton de sable de la grosseur d'un grain de blé et de sa figure, qui s'écrase aisé-*

(1) FAGON. — *Journal de la Santé du roi Louis XIV.*

(2) Dr DEGUERET. — *Histoire Médicale du Grand Roi.*

ment entre les doigts, comme un sel à demi fondu » (1). Même incident le 26 juin. Fagon décide alors de faire prendre au prince « *de l'eau d'infusion à froid de graine de lin, pour en user seule et avec son vin* » et il ordonne « *d'en boire tous les jours trois verres le matin* » (2). Il obtint de plus qu'on diminue le sel dans l'alimentation de Sa Majesté qui en fait un usage excessif.

C'était, sans doute, un résultat ; mais ce résultat n'était pas suffisant pour enrayer le mal ; les crises néphrétiques se renouvelèrent. En février 1711, le premier médecin signala l'émission d'urines troubles et sanglantes. Bientôt, la néphrite chronique s'aggrava de troubles cardio-vasculaires....

Ce fut quelques mois plus tard, en août 1711, que Fagon interrompit la rédaction du Journal de la santé du Roi, non sans avoir fait allusion, au cours des dernières pages, à la tristesse de Sa Majesté.

Frappé dans ses affections par des deuils successifs, le Monarque éprouve, par surcroît, un cuisant chagrin à l'annonce des revers d'Oudenarde et de Malplaquet. L'avenir de la France apparaît sombre comparé au début du règne qu'auréolait Rocroy, et, par corrélation, l'image du souverain, triste et vieilli, efface le souvenir du Roi-Soleil.

(1) FAGON — *Journal de la Santé du roi Louis XIV.*

(2) FAGON — *Idem.*

*
* *

En résumé, il semble bien que les principales affections dont souffrit le Roi : vapeurs, goutte, catarrhe, gravelle et néphrite ont une même et commune origine : les excès alimentaires.

Fagon ne s'y est point trompé et il s'efforça de faire accepter à Sa Majesté un régime plus frugal. Dès son entrée en charge les conseils de restrictions alimentaires se retrouvent à chaque page du Journal. A force d'insister il obtint enfin que le repas du matin fut remplacé par une potion composée « *d'une teinture à parties égales de véronique et de sauge de Provence* (1) ». Ce fut à peu près tout ce qu'on lui concéda. Même au cours d'indispositions sérieuses, Louis XIV n'accepta pas la diète plus de vingt-quatre heures.

On donne deux raisons à l'insuccès de Fagon au point de vue du régime : d'une part, le gros appétit du Roi ; d'autre part, les habitudes de l'époque.

Louis XIV était un gros mangeur. « *Il mangeait si prodigieusement et si solidement soir et matin, et si également encore, écrit Saint-Simon, qu'on ne s'accoutumait point à le voir* ». Cependant le Roi se serait peut-être laissé convaincre, mais, de même qu'il sacrifiait à l'étiquette, il entendait que fussent respectées les habitudes de la Cour. Que seraient devenus, près de leur maître au régime, les quelque « *trois cents rôlisseurs*,

(1) FAGON. — *Journal de la Santé du Roi*.

(2) SAINT SIMON. — *Mémoires*.

(3) M. G. LENOTRE — *Les Médecins de Louis XIV*.

verduriers, pâtissiers, sauciers, confiseurs qui encombraient le grand commun de Versailles et l'usine culinaire installée au sous-sol de la cour de La Chapelle » ?

Chaque repas était composé de plusieurs services comprenant chacun un grand nombre de plats. Dans tous les menus la viande et le gibier figuraient à profusion. Livry, le premier maître d'hôtel, et Benoist, contrôleur de la bouche, se faisaient un point d'honneur de servir bien et abondamment la table royale. Et lorsque Fagon essayait de les modérer, ils répliquaient que c'était « *à eux à faire manger le Roi et à lui à le purger* (1) ».

Impuissant à modifier cet état de choses, le premier médecin s'employa de son mieux à en conjurer les mauvais effets. On ne parlait pas encore à l'époque de « *crises d'hypertension* » mais on savait que les « *humeurs* » pouvaient se porter au cerveau. Pour éviter semblable accident Fagon purgea et saigna : Qu'aurions-nous fait à sa place ?

(1) SAINT-SIMON. — *Mémoires*.

CHAPITRE VI

LA CHAMBRE ROYALE DES UNIVERSITÉS PROVINCIALES LA SUPPRESSION DUE A L'INTERVENTION DE FAGON

C'est à Fagon que revient l'honneur d'avoir mis fin à la lutte qui opposa, durant près d'un siècle, la Faculté de Médecine de Paris et les médecins des Facultés de Province établis dans la capitale.

L'origine de la querelle doit être recherchée dans la divergence de doctrine qui, au xvii^e siècle, divisa la Médecine Française en deux écoles.

Il y avait, d'une part, les médecins traditionnalistes pour lesquels la science médicale exacte ne s'acquerrait que par l'étude, dans le texte original, des écrits d'Hippocrate et de Galien. L'autre école était représentée par les médecins chimistes ; elle se réclamait de la médecine arabe. Cette dernière école, qui s'était tout d'abord inspirée des écrits grecs et romains, s'en écarta peu à peu. Poussés par le goût des recherches et des expériences,

ses adeptes s'efforcèrent de trouver un remède universel. Pour ce faire, ils s'astreignirent à l'étude du pouvoir curatif des différentes substances des règnes animal, végétal et minéral. Mélangeant les corps, malaxant les matières, les traitant par l'eau et le feu, ils parvinrent à obtenir plusieurs combinaisons dotées de propriétés reconnues efficaces contre certaines maladies. Ces chercheurs, appelés tout d'abord alchimistes, puis chimistes, furent les précurseurs de la médecine expérimentale ; ils eurent rapidement des adeptes, d'abord en Espagne, puis dans le Midi de la France, à Montpellier principalement.

A l'époque où prit naissance la querelle entre la Faculté de Paris et les médecins provenant des autres Facultés, seuls les médecins ayant obtenu leurs grades à Paris avaient le droit d'y exercer. Ce règlement n'était d'ailleurs pas appliqué. C'est pourquoi de nombreux praticiens, anciens élèves des facultés de province et spécialement de Montpellier, se trouvaient alors établis dans la Capitale.

Partisans déclarés de la médecine chimique, ils ne tardèrent point à se signaler à l'attention de la Faculté parisienne où les préceptes d'Hippocrate et de Galien étaient demeurés en faveur.

La lutte fut déclanchée par un jeune docteur de Montpellier, Renaudot, qui s'installa à Paris en 1612

Protégé par le Cardinal de Richelieu, Renaudot obtint l'office de *commissaire général des pauvres valides et invalides du royaume*, et celui de *maître des bureaux d'adresse*. Autorisé de ce chef à donner aux pauvres des

consultations gratuites, il appliqua les remèdes chimiques, distribuant l'opium et l'antimoine. Il provoqua, par l'usage de ces médicaments, des résultats bien supérieurs à ceux obtenus par ses confrères parisiens qui traitaient uniquement par la saignée et par les purgations. Aussi sa renommée s'accrut-elle avec rapidité et, promptement, les médecins des facultés de province, partisans de sa méthode, vinrent se joindre à lui et assister à ses consultations. Du coup la Faculté de Paris s'émut.

Elle intenta un procès à Renaudot, lui reprochant d'employer le vin émétique qui avait été, quarante ans plus tôt, condamné par arrêt du Parlement. Ce procès constitua l'un des nombreux épisodes de la « *Querelle de l'antimoine* » dont nous avons trouvé le récit dans la brillante thèse du Dr Pilpoul.

Malgré l'intervention de l'Ecole de Montpellier qui soutint ouvertement la lutte, Renaudot fut condamné. Le jugement, rendu au Châtelet, interdisait aux médecins de province d'exercer à Paris. La sentence fut confirmée par arrêt du Parlement en date du 1^{er} mars 1644.

Tout semblait terminé.

La bataille reprit cependant lorsque Vautier succéda à Cousinot dans la charge de premier médecin du Roi.

Docteur de la Faculté de Montpellier, Vautier prit fait et cause pour ses compatriotes. Et, comme les médecins de province choisis pour donner leurs soins au Roi ou à la Famille Royale avaient le droit d'exercer à Paris, il fit distribuer à tous ses amis des lettres de médecins conseillers du Roi. Cette ingénieuse combi-

naison enlevait à la Faculté de médecine tout moyen de défense, toute possibilité de protestation. Elle demeura ainsi impuissante pendant une longue période car Vallo, puis d'Aquin, qui devinrent successivement premiers médecins du Roi à la suite de Vautier, étaient, l'un et l'autre, docteurs de la Faculté de Montpellier.

Conscients de leur sécurité, les médecins chimistes donnèrent, durant tout ce temps-là libre cours à leur ambition. Ils obtinrent de Louis XIV, grâce à l'intervention de d'Aquin, l'autorisation de créer une Chambre Royale des Universités Provinciales. Cette institution avait pour but de contrôler les titres des médecins de province désireux de s'installer dans la capitale, de discuter la valeur des différentes médications, de donner des consultations et de fournir des médicaments gratuits aux pauvres.

Du coup la Faculté de Médecine de Paris essayait un échec retentissant. Grâce à l'intervention de Colbert, elle parvint cependant à faire supprimer l'autorisation royale (1) ; mais la Chambre des Universités provinciales n'en continua pas moins d'exister officieusement et d'exercer des droits en dépit de la Faculté.

Aussi la disgrâce de d'Aquin et la nomination de Fagon à la charge du premier médecin du Roi furent-elles accueillies avec satisfaction parmi le monde médical originaire de la capitale. C'est qu'en effet Fagon était docteur de la Faculté de Paris ; il ne pouvait, logiquement,

(1) Le 17 juin 1673 parut une déclaration royale proclamant que les lettres avaient été surprises et les annulant.

faire autrement que de soutenir celle ci dans la lutte où elle était engagée.

L'affaire fut menée rondement :

Le doyen, M. Berger, s'assura tout d'abord des bonnes dispositions de Fagon qui, — pour comble de chance, était son parent. Puis il se mit à la tête d'une délégation qui s'en vint exposer au chancelier Le Tellier les doléances de la Faculté. Quels furent les moyens employés pour fléchir Sa majesté ? On l'ignore ; mais le résultat tangible des démarches de M. Berger auprès de Le Tellier et de Fagon est constaté par l'arrêt du 26 juin 1694 « *ordonnant la suppression de la Chambre Royale et faisant expresse défense à toute personne de quelque qualité et condition qu'elle soit, de professer la médecine dans la ville et les faubourgs de Paris, s'ils ne sont docteurs ou licenciés de la dite Faculté de Médecine de l'Université de Paris, ou Médecins d'autres Facultés approuvées d'icelle...* »

Ainsi, grâce à l'appui de Fagon, Paris triomphait ; l'humiliation subie pendant 20 ans était effacée : c'était une belle revanche.

Mais le premier médecin du Roi se montra généreux envers les vaincus. Il obtint de la Faculté que les membres de la Chambre Royale fussent admis à passer une licence nommée Jubilé qui leur permettait d'exercer la médecine dans la capitale. Beaucoup de ceux-ci profitèrent de cette mesure de bienveillance et vinrent, *ipso facto*, grossir les rangs des praticiens groupés sous l'égide de la Faculté de Paris. .

Et c'est ainsi que la querelle prit fin. Dans les années

précédentes elle avait déjà quelque peu évolué : les deux partis en présence semblaient, à la fin, beaucoup plus en désaccord à propos du droit du libre exercice de la médecine qu'à propos d'une doctrine médicale. Depuis longtemps, en effet, on avait reconnu les heureux résultats provenant de l'usage de certains médicaments tels que l'antimoine ; on avait autorisé leur emploi. Et Fagon lui-même ne se faisait pas faute de les ordonner quand il le jugeait utile.

Aussi, quand l'arrêt de 1694 eut condamné la Chambre Royale, la Faculté de Médecine se félicita surtout de voir disparaître une assemblée rivale qui empiétait sur son domaine et menaçait d'amoindrir son autorité.

Fagon avait donc bien mérité de ses collègues. En témoignage de reconnaissance la Faculté, désireuse de conserver le portrait du célèbre archiatre, « *le fit faire assis, de grandeur naturelle, par M. Rigaud, célèbre peintre ; et le plaça dans le lieu le plus éminent de ses assemblées* (1),

A ce propos, nous citerons un passage de l'article consacré à Fagon dans le dictionnaire encyclopédique des sciences médicales par le Dr A. Chéreau, l'un des bibliothécaires de la Faculté de médecine de Paris :

« La Faculté fit placer le portrait de Fagon dans ses Ecoles supérieures, portrait peint par Rigaud qui gît aujourd'hui (1877), déchiré, irréparable, dans un coin de notre Faculté, mais qui

(1) HAZON : *Notice des Hommes les plus célèbres de la Faculté de Médecine.*

heureusement a été bien gravé par Edelinck ; elle chargea aussi le bronze et l'argent d'exprimer son affection sans bornes, sa reconnaissance éternelle envers son bienfaiteur ; contre toute habitude, deux doyens, Claude Berger et François Vernage, au lieu de faire frapper leurs propres portraits sur leurs jetons de décanat, cédèrent le place à Fagon ; sur un de ces jetons représentant une ruche d'abeilles, on lit comme légende : Sic nos servavit appollo ; sur l'autre, on voit Fagon, en robe de conseiller d'Etat, avec l'épithète, et pour légende : Scholæ tutela præsens. Avis aux collectionneurs de jetons qui ont pris Fagon pour un des doyens de la Faculté de médecine de Paris, tandis que son image qu'on voit sur deux de ces jetons n'est qu'un pieux hommage aux services réels qu'il avait rendus aux médecins de Paris » (1)

Ce ne fut pas tout. La Faculté décida également d'organiser une séance solennelle en l'honneur de celui qu'elle considérait comme son bienfaiteur. Cette cérémonie eut lieu à l'occasion de la soutenance de thèse de Joseph Pitton de Tournefort.

Ce dernier, déjà célèbre en tant que botaniste, était, au Jardin Royal, l'élève préféré du premier médecin. Il avait appartenu à la Chambre Royale, mais, comme il avait fait amende honorable, la Faculté l'avait admis au Jubilé académique.

Fagon, à qui la thèse de Tournefort était dédiée, (2) assista à la soutenance entouré de tous les professeurs. Pour cette mémorable occasion » *les Ecoles étaient*

(1) M. le docteur Noir possède en sa collection deux de ces jetons. Il en a donné une reproduction dans son article consacré à Fagon

(2) Voir en appendices la traduction en français de l'épître de cette thèse.

superbement décorées ; la thèse, magnifiquement encadrée, était couverte d'un verre de bohème et ornée de sculptures et de dorures ; au frontispice paraissait le portrait de l'illustre premier médecin, très bien gravé ; et au bas on lisait les vers suivants composés par le poète Santeul :

« Quem sibi Rex legit medicis ex omnibus unum
Jam per vota diu publica lectus erat :
Que fortes ! qua fata viro concredita ! Regni,
Dum venit a salvo Principe tuta salus ».

M. l'Abbé Bosquillon traduisit en vers français les vers latins de Santeul.

« Louis cachait encore son choix
Que le public tout d'une voix
Pour premier médecin te nommait par avance ;
Quel destin est commis en ta vaste science
C'est à toi d'assurer le salut de la France
En conservant les jours du plus puissant des Rois » (1).

Si les vers ne sont pas d'une puissante envolée, l'intention était certainement aimable.

Touché par tant de témoignages d'affection et de reconnaissance, Fagon tint à remercier ceux qui l'avaient si dignement fêté. Le jour même, un magnifique dîner, offert par le premier médecin, réunissait au Jardin Royal tous les membres de la Faculté. Parmi les invités de marque se trouvaient le grand maître du collège de Navarre et Santeul, qui, au dire de Hazon, « fut le second ornement de la table ».

(1) HAZON : *Notices des Hommes les plus célèbres de la Faculté*, etc.

CHAPITRE VII

DEUILS DANS LA FAMILLE ROYALE MORT DE LOUIS XIV

Avant d'entreprendre le récit médical de la dernière maladie du Roi, il nous a paru qu'il serait à propos d'indiquer les causes physiques et morales qui ont contribué à hâter sa fin.

Nous savons que la santé de Louis XIV était souvent altérée par la goutte, la gravelle, les rhumatismes, une néphrite chronique, et qu'il souffrait de troubles gastro-intestinaux entretenus par son intempérance et favorisés par une mastication défectueuse.

Or, il était également sujet à des crises de paludisme que Fagon combattait par le quinquina.

Enfin, pour être complet, nous mentionnerons les vers intestinaux dont le premier médecin signale, de temps à autre, la présence dans les selles du Roi. Nous verrons l'importance qu'on leur a attribuée et l'erreur commise à leur sujet.

Il nous reste à parler de la soif ardente apparue dans les dernières années et que le monarque s'efforçait

d'apaiser en buvant des verres d'eau glacée et en mangeant des fruits.

M. Louis Bertrand attribue cette polydypsie aux mets épicés et aux hors-d'œuvre qui étaient à la base de tous les repas servis à la Cour. Cette opinion est très défendable. Cependant nous pouvons nous demander avec M. le P^r Guiart si la soif du Roi n'était pas une manifestation d'un diabète possible ? La mort de Louis XIV, due à une gangrène des membres inférieurs, nous donnera l'occasion de revenir sur cette hypothèse.

Donc, voici pour le physique.

Le moral était également atteint.

Les dernières années avaient apporté au Souverain bien des préoccupations, des soucis, des ennuis ; et son équilibre nerveux en subissait le contre-coup : la nuit il avait des cauchemars ; le jour, ses « *vapeurs* » s'avéraient plus fréquentes.

A cela s'ajoutait le chagrin causé par des deuils, cruels et répétés. Fagon assista à ces douloureux événements que nous allons brièvement rappeler.

En 1701, Louis XIV avait déjà été éprouvé par la mort de son frère. Philippe d'Orléans avait eu, le 8 juin, une attaque d'apoplexie. Le premier médecin, envoyé par le Roi en toute hâte auprès de Monsieur, trouva le prince dans le coma. Il le saigna deux fois et parvint à lui faire prendre de l'émétique. Néanmoins Philippe d'Orléans mourut dans la nuit. A l'autopsie on trouva : « *du sang épanché dans les ventricules du cerveau* ». Ce fut à Fagon qu'incomba la pénible mission d'apprendre le décès au Roi.

En 1711, ce fut le grand Dauphin qui contracta la petite vérole à Meudon. Les premiers symptômes se manifestèrent le 9 avril. Fagon, sur le champ, se rendi au chevet de Monseigneur et aidé de Mareschal, pratiqua une saignée. Tout d'abord il pensa à « *une fièvre de printemps* » ; mais bientôt les douleurs lui firent redouter la petite vérole. Le lendemain il n'y avait plus de doute possible ; l'éruption était apparue. Saint Simon raconte que Boudin, premier médecin du Dauphin, proposa d'envoyer quérir des praticiens de Paris, représentant à Fagon « *qu'eux, médecins de la Cour, qui ne voyaient aucune maladie du venin, n'en pouvaient avoir d'expérience* » (1). Fagon refusa. Le 14, après une amélioration trompeuse, le Dauphin mourut.

Désormais les deuils vont se succéder sans arrêt.

Le 12 février 1712 c'est Marie Adélaïde de Savoie qui succombe à une rougeole presque foudroyante. Fagon à qui se sont joints six autres médecins a à peine le temps de pratiquer une saignée.

Six jours plus tard, l'époux de cette princesse, le second dauphin, est emporté par la même maladie. Surpris par la brutalité de ces deux morts coup sur coup, l'archiâtre du Roi se prend à soupçonner le poison d'en être la cause. Boudin, qui partage cette opinion, ne se gêne pas pour le dire. Le bruit s'en répand et l'on accuse presque ouvertement le Duc d'Orléans.

Or, quelques jours plus tard, la rougeole devait faire une nouvelle victime :

(1) SAINT-SIMON. — *Mémoires*.

Le 7 mars, le Duc de Bretagne et le Duc d'Anjou contractaient la maladie qui les avait fait orphelins. Malgré les saignées et l'émétique prodigués par Fagon, le Duc de Bretagne rejoignit, le 8 mars, ses parents dans la tombe. Plus heureux, celui qui devait régner un jour sous le nom de Louis XV, échappa à la mort...

Deux ans passent. On peut espérer que le mauvais sort est conjuré. Il n'en est rien. La mort, encore une fois, se glisse près du trône.

« Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos Rois ».

En 1714, le Duc de Berry, quatrième fils du second Dauphin, reçoit à la chasse un coup de pommeau de selle. Plusieurs jours s'écoulent. Le 30 avril, le prince vomit subitement des matières noires dans lesquelles Fagon reconnaît du sang. Le médecin pense à la rupture d'une veine de l'estomac et ordonne émétique et saignée. Le Duc de Berry meurt le 4 mai. On peut se demander si le traitement préconisé n'a pas été pour quelque chose dans ce rapide dénouement ?...

Quoi qu'il en soit, il nous est facile de comprendre pourquoi les familiers du Roi trouvent Sa Majesté triste et vieillie, son visage amaigri et sillonné de rides reflète la fatigue. En 1715, Saint-Simon écrira : *« il y a plus d'un an que la santé du Roi tombait »*.

Louis XIV cependant ne veut pas avouer qu'il est atteint. Il conserve son activité, chasse, se promène, assiste au Conseil, expédie les affaires...

Parfois certains indices le trahissent : il se plaint du

froid, il se laisse aller à somnoler. Autour de lui on s'étonne. Mareschal, son chirurgien, fait part de ses inquiétudes à Fagon... Saint-Simon, à qui nous devons ces détails, prétend que le premier médecin, très vieilli lui aussi, ne s'apercevait pas de l'état du Roi et refusait d'en convenir. « *Sa santé — écrit l'auteur des « Mémoires » — ne lui permettait plus depuis longtemps d'entretenir son expérience et le haut point d'autorité où sa capacité et la faveur l'avaient porté, l'avait enfin gâté. Il ne voulait ni raison, ni réplique, et continuait de conduire la santé du Roi comme il avait fait dans un âge moins avancé et le tua par son opiniâtreté* ».

De ceci, nous ne sommes pas aussi persuadé que Saint-Simon, surtout après avoir pris connaissance des griefs sur lesquels le noble duc base ses affirmations. Il reproche au premier médecin d'avoir institué la tisane matinale, la diète les jours de purge, les cures de fruits ; d'avoir supprimé les aliments trop gras, les sucreries et le vin pur. Or ces mesures ne nous paraissent pas susceptibles d'avoir provoqué le triste résultat que l'auteur des « *Mémoires* » suppose. « *Tant d'eau et tant de fruits — conclut-il — sans être corrigés par rien de spiritueux tourneront son sang en gangrène à force d'en diminuer les esprits* ».

L'explication est, pour le moins, bizarre.

Efforçons-nous donc de déterminer la cause de cette gangrène et d'établir quels étaient ses caractères.

Jusqu'au milieu d'août 1715, les écrits de l'époque ne signalent rien dans la santé du Roi qui puisse faire

prévoir et redouter la gangrène. C'est seulement le 15 août qu'en apparaissent les premiers signes. Ce jour là Sa Majesté s'est plainte de douleurs dans la jambe gauche. Tout d'abord Fagon pense à une sciatique. Le lendemain les douleurs persistent ; le Roi reste au lit jusqu'à une heure de l'après-midi. La nuit, il souffre beaucoup ; il souffre beaucoup également au cours de la journée suivante en dépit des frictions et malgré les linges dont on enveloppe sa jambe. Pour la première fois au cours de cette maladie, Fagon obtient, la nuit suivante, l'autorisation de coucher dans la chambre de Louis XIV... Un moment le premier médecin pense « *faire venir pour le Roi des Eaux de Bourbonne* » — ces eaux étaient déjà réputées pour les douleurs rhumatismales, — mais devant la persistance des souffrances, il propose une consultation de quatre médecins qui a eu lieu le 21 août.

Le 22, quatre nouveaux médecins viennent examiner la jambe du Roi et une discussion s'élève pour savoir si le malade a, oui ou non, de la fièvre. Mareschal en est persuadé ; Fagon ne le croit pas. Sur la proposition de ce dernier, on prescrit du quinquina et l'on décide également de faire prendre à Louis XIV du lait d'ânesse.... Puis, deux jours plus tard, ce traitement est supprimé. Le 24, des taches noires apparaissent sur le pied. Les médecins qui pensent à la gangrène « *sont fort embarrassés* », écrit Dangeau.

Peu à peu le mal s'aggrave. On ne sait que faire.

C'est alors que se présente un Provençal nommé Le Brun. Cet homme, ayant appris la maladie du Roi,

déclare se faire fort de le guérir avec un élixir de sa composition dont il vante l'efficacité pour la gangrène. On hésite. Chacun sait que le premier médecin est l'ennemi des charlatans et des empiriques. Cependant le temps presse : la maigreur et la faiblesse du souverain font redouter une issue fatale... On décide enfin de faire interroger Le Brun par les médecins ; et une altercation se produit entre Fagon et lui.

Le paysan provençal traita de si belle façon le premier médecin que celui-ci « *se limaçonna en grommelant sur son baton sans oser répliquer de peur d'essuyer pis* (1) ».

Enfin, le 28 août, Louis XIV prend dix gouttes de l'elixir inventé par Le Brun. Malgré une nouvelle dose le lendemain l'état du malade empire et l'on constate que la gangrène a gagné la jambe.... La cuisse est très enflée. C'est la fin. La faiblesse augmente d'heure en heure et le dimanche 1^{er} septembre 1715 celui qui fut le Roi Soleil meurt à 8 h. 1/4 du matin.

L'autopsie eut lieu le lendemain. Elle fut pratiquée par un chirurgien-juré. Fagon y assista entouré de tous les médecins et chirurgiens du Roi auxquels s'étaient joints, selon la coutume en pareil cas, M. J.. B. Doge, doyen de la Faculté et M. Claude Guérin, l'un des plus anciens maîtres de médecine. En dehors de la gangrène du membre inférieur gauche, le procès-verbal de l'autopsie ne révéla rien d'anormal : le rein gauche contenait un petit calcul.

(1) SAINT-SIMON. — *Mémoires*.

Quelle fut donc la cause de cette gangrène, et quelle part de responsabilité incombe à Fagon dans son apparition ? Deux hypothèses se présentent : ou bien il pouvait s'agir d'une gangrène diabétique, ou bien d'une gangrène sénile due à l'artérite chronique, conséquence de la diathèse goutteuse.

Dans son chapitre des « *Morts mystérieuses de l'histoire* » le Dr Cabanès discute les deux hypothèses mais sans conclure.

Le Dr Dégueret dans son « *Histoire médicale du Grand Roi* », croit qu'il s'agit d'une gangrène sénile. Si nous adoptons cette opinion la ligne de conduite de Fagon a été ce qu'elle devait être : en insistant sur un régime réduit, en modérant l'usage du vin et de la viande, en purgeant le Roi, il faisait ce qui était nécessaire et possible pour retarder la fatale échéance.

Telle n'est point l'opinion de M. le Pr Guiart qui estime que Louis XIV mourut de la gangrène diabétique. Nous avons déjà indiqué que M. le Pr Guiart attribue au diabète la polydypsie du monarque, au même titre que sa boulimie, son anthrax, ses furoncles, sa carie dentaire, etc... Et il s'efforce de préciser la forme du diabète incriminé.

S'agissait-il d'un diabète sucré ? Non, pense-t-il, car Fagon aurait fait le diagnostic en goûtant l'urine selon le procédé en usage et M. Guiart d'incliner plutôt à supposer qu'il s'agissait d'un diabète insipide, azoturique : *On sait — écrit-il — que celui-ci présente une marche lente, et il est facile d'admettre que le formidable appétit du Grand Roi lui ait permis pendant longtemps de*

compenser ses pertes en urée, jusqu'au jour où Fagon, pour lutter contre la goutte, dut le soumettre à un régime végétarien qui le conduisit rapidement à la cachexie et à la mort (1).

La question reste en suspens :

Fagon doit-il, ou non, plaider coupable ?

(1) M. le P^r GUIART. — *Les Médecins et les maladies du Grand Roi ; Louis XIV a-t-il eu le ténia ou fut-il diabétique ?*

CHAPITRE VIII

FAGON SURINTENDANT DU JARDIN ROYAL SES DERNIÈRES ANNÉES ; SA MORT

Lorsque Fagon remplaça d'Aquin auprès de Louis XIV, en 1693, la surintendance du Jardin Royal, depuis un certain temps déjà, ne figurait plus au nombre des bénéfices dont l'attribution était attachée au titre de premier médecin du Roi. Colbert avait obtenu que cette charge fût rattachée au service des bâtiments dont il avait la direction.

Le grand ministre avait été amené à proposer cette mesure pour essayer de faire disparaître certains abus, constatés sous l'administration de Vallot, et dont certains avaient pour l'administrateur un caractère utilitaire très personnel. C'est ainsi qu'un jour, en se promenant au Jardin, Colbert s'aperçut que plusieurs carrés de terre, réservés en principe aux plantes d'enseignement, servaient à la culture d'une vigne dont le produit faisait les délices du surintendant. La colère de Colbert fut violente ; et il manifesta immédiatement son

mécontentement en se saisissant brusquement d'une pioche pour déraciner quelques-uns des ceps qui constituaient le corps du délit...

Au surplus, le Jardin Royal si l'on en croit Chéruel, ne perdit point à changer de direction...

D'abord d'Aquin, peu versé dans les sciences naturelles, l'aurait vraisemblablement délaissé ; les goûts du médecin l'attirant ailleurs (de ceci l'on se rend compte en constatant qu'il ne reste aucune trace de son passage au Jardin quand il en assumait les fonctions d'intendant). Colbert par la suite lui donna de « *vastes développements* ».

Plus tard en 1691, la surintendance passa entre les mains d'Edouard Colbert, marquis de Villacerf. Il succédait dans ce poste à Louvois qui y avait été lui-même nommé à la mort du Grand Colbert et qui résigna volontairement la charge en faveur du marquis de Villacerf. Lorsque ce dernier mourut, en 1698, les bâtiments échurent à Mansard et Fagon n'eut aucune peine à se faire attribuer le Jardin Royal. Depuis son enfance, il avait suffisamment prouvé son attachement à l'établissement créé par Guy de la Brosse pour qu'on n'eut point à redouter de négligence de sa part. Mansard, cependant, conserva la disposition des fonds nécessaires à l'entretien du Jardin.

Les sciences naturelles allaient connaître, avec Fagon, une période particulièrement florissante.

Dès son entrée en fonctions il résolut de réunir au Jardin Royal tout ce qui pouvait être nécessaire pour favoriser la diffusion et le développement des sciences.

Sur son instigation l'on envoya des missions dans les pays les plus lointains ; et les hommes qui étaient ainsi chargés de recherches scientifiques ne devaient point simplement s'attacher aux choses concernant l'histoire naturelle, ils devaient s'intéresser également à tout ce qui présentait un caractère de nouveauté et d'intérêt scientifique ou historique. C'est ainsi qu'en 1700, Tournefort reçut du Roi : *l'ordre d'aller en Grèce, en Asie et en Afrique non seulement pour y reconnaître les plantes des Anciens et peut-être aussi celles qui leur avaient échappé, mais encore pour y faire des observations sur toute l'histoire naturelle, sur la géographie ancienne et moderne et même sur les mœurs, la religion et le commerce des peuples... »* (1).

Il partit, accompagné du Dr Giundelsheimer et du peintre Aubriet, chargés l'un et l'autre de le seconder dans l'exécution de sa tâche. Il séjourna en Grèce et en Arménie, visita Constantinople, Angora, Smyrne, Ephèse, et bien d'autres villes encore. Lorsqu'à son retour il débarqua à Marseille il ramenait une riche moisson de documents ou d'échantillons et rapportait une foule d'observations intéressantes.

Peu auparavant il était allé en Andalousie puis en Portugal pour s'y renseigner sur la reproduction des palmiers.

Il ne fut pas le seul à voyager ainsi : Plumier fut envoyé en Amérique, Feuillée au Pérou, Lippi en Egypte ;

(1) FONTENELLE. — *Eloge de Tournefort*.

tandis que Vaillant et Dauty inventoriaient la flore et la faune marines sur les côtes de Normandie..

Le Roi voulut qu'on fit mieux encore ; il voulut qu'on entretint des correspondants dans les pays éloignés pour être, par eux, tenu au courant de tout ce qui pouvait concerner les sciences.

De son côté, Fagon s'employait à des recherches non moins intéressantes. Il s'ingéniait à découvrir en France et dans les contrées voisines les savants méconnus. Il les attirait à Paris, leur procurait des emplois, leur fournissait même des subsides pour les aider à poursuivre leurs travaux... Les hommes de valeur affluèrent bientôt au Jardin Royal (1). Winslow y vint enseigner l'anatomie descriptive et donna un nouvel essor à cette branche de la science médicale. C'est en ce lieu également que Tournefort inventa la classification botanique basée sur les caractères des fleurs et des graines. C'est là aussi qu'Etienne Geoffroy établit les premières tables d'affinité des corps, point de départ des merveilleux progrès réalisés par la chimie au cours du XVIII^e siècle.

Est-il besoin de rappeler que ce fut Fagon qui attira,

(1) M. Léon Bulturgaire parlant des (dix) fonctionnaires qui émarquaient au budget du Jardin du Roi signale comme exemple la comptabilité de 1716. Il montre d'après les « *Comptes du Roi sous le règne de Louis XIV* » publiés par M. JULES GUEFFREY » qu'à cette date Fagon touchait 6000 livres pour ses appointements de surintendant du Jardin Royal des plantes rares ; 1500 livres comme professeur de chimie audit jardin et 1200 livres comme sous-démonstrateur des plantes : au total 8700 livres.

« Les peintres du jardin du Roi au XVIII^e siècle » article de M. Léon Bulturgaire publié dans les *Archives du Muséum d'Hist. Naturelle*, 1928 6^e série.

faubourg Saint-Victor, Antoine de Jussieu, jeune étudiant lyonnais venu dans la capitale pour y conquérir ses diplômes universitaires, — « *l'ancêtre de l'illustre famille qui allait porter si haut le renom de la botanique française en même temps que de la science lyonnaise* » — comme l'a si judicieusement spécifié Monsieur le P^r Guiart (1).

Paris devint bientôt le rendez-vous des savants de l'Europe entière.

Ce beau succès fut pour Fagon la récompense méritée de ses constants efforts. Ses contemporains d'ailleurs, — moins oublieux que nous, — ne lui ménagèrent pas durant cette période de sa vie leur sympathique admiration (2). Sans parler des étudiants qui se pressaient au cours, les Parisiens prirent l'habitude de fréquenter le Jardin Royal. Les grands seigneurs et les belles dames tinrent à visiter ces lieux où l'on pouvait voir, — disait la rumeur publique, — les choses les plus étonnantes. Ils y allaient par curiosité et un peu par snobisme, pour suivre l'exemple de Monseigneur le Duc de Bourgogne qui s'y était fait conduire.

Le prince était arrivé vers cinq heures de l'après-midi (3) ; il avait été reçu par Fagon. Heureux et fier de servir de guide à un aussi noble visiteur, le surintendant l'emmena tout d'abord admirer les plantes rares. L'étonnement du Duc de Bourgogne fut grand,

(1) *Les Médecins et les maladies du Grand Roi.*

(2) C'est ainsi qu'en 1699 il fut élu membre honoraire de l'Académie des Sciences.

(3) Le samedi 28 août 1706.

paraît-il, lorsque Fagon lui expliqua, alors qu'il examinait une sensitive, la propriété qu'a cette fleur de se fermer au moindre contact. Intéressé par tout ce qu'il voyait, le prince tint à monter sur la « butte », puis il parcourut le jardin des Indes. Après quoi on lui offrit une collation. « *Il prit un biscuit et un gobelet de glace et dit à M. Fagon que la collation d'un premier médecin devait être frugale* » (1). Il ne quitta le jardin qu'après s'être rendu dans la salle des squelettes où M. Duverney lui montra, à travers un microscope, la circulation du sang dans une queue de lézard.

Cette visite de l'élève de Fénelon eut un immense effet sur les destinées du Jardin Royal. Comme le petit-fils de Louis XIV avait jugé intéressant de s'y faire conduire, la mode d'y venir s'établit et l'on prit même l'habitude d'y mener les personnages de marque qui traversaient la capitale : Lorsque Pierre le Grand vint à Paris, on ne manqua pas de l'y conduire.

*
* *

Le Jardin Royal qui avait connu la splendeur et l'éclatante fortune de Fagon, revit l'ancien protégé de Mme de Maintenon, aux jours de la vieillesse et du déclin de la faveur des princes...

Louis XIV étant mort, Poirier fut nommé premier médecin du nouveau Roi.

Fagon abandonna cette charge enviée qu'il avait

(1) Note de SAINT-SIMON au *Journal de Dangeau*,

occupée pendant 22 ans et, accompagné de sa femme, il vint s'installer dans l'ancienne demeure de Guy de la Brosse. Il conservait, par faveur, la direction du « *Jardin des Simples dont on avait détaché la surintendance des Eauæ Minérales* » pour la donner à Poirier. Saint-Simon raconte ainsi ce changement d'existence : « *Il y vécut — dit-il — toujours solitaire, dans l'amusement continuel des sciences et des belles lettres et des choses de son métier qu'il avait beaucoup aimées...* »

La solitude et le calme de ses dernières années ne sauraient être mieux comparés qu'à la retraite dans laquelle Mme de Maintenon, sa première protectrice et sa grande amie, vivait à Saint-Cyr. Du jour où l'une et l'autre quittèrent la Cour ils ne se revirent plus. Saint-Simon en fait la remarque ; il en paraît surpris. Nous croyons, quant à nous, que l'éloignement fut la grande cause qui empêcha toute nouvelle entrevue des deux vieillards. Peut-être même chacun d'eux obéissait-il, — consciemment ou non, — à un dernier sentiment de coquetterie en voulant, l'un et l'autre, s'éviter mutuellement le spectacle de leur déchéance pour conserver le souvenir, toujours jeune à leurs yeux, des belles années de la Cour du Grand Roi.

Pourtant, une dernière fois encore, Fagon eut, lui, l'occasion de revivre durant quelques heures l'existence qu'il avait connue au temps de sa faveur. Louis XV en effet, vint un jour se promener au Jardin Royal. Il y fut reçu par Fagon qui en fit les honneurs à Sa Majesté, et à laquelle le vieux médecin de Louis XIV offrit une collation.

Ce fut un dernier rayon de la splendeur des jours passés. Puis le silence de l'oubli se fit définitif. L'ancien archiâtre du grand Roi, libéré de toute obligation et délivré de toute contrainte, put rêver à son aise devant les verts bosquets ou près des parterres en fleurs.

Quelles pouvaient être alors les pensées et les songeries de ce petit vieillard qui, le long des allées, s'en allait à pas lents, tout plié sur sa canne ? Il se rappelait sans doute les années écoulées près d'un puissant monarque, dans tout l'éclat d'une Cour qui donnait le ton à l'Europe. Il revoyait peut-être par la pensée tous ceux qu'il avait connus, aimés, soignés...

De ceux-ci beaucoup étaient morts ; les autres l'avaient oublié... et lui, lorsque le souvenir des honneurs passés effleurait sa mémoire, s'arrêtait parfois près d'une corbeille fleurie. Là, pendant qu'il contemplait quelque frêle « *Fagonia* » (1) un triste sourire ridait sa face vieillie. Cette plante qui portait son nom, c'était le seul témoignage de la mémoire et de la gratitude des hommes... Alors, au bout d'un instant, il s'éloignait lentement en grommelant entre ses dents selon son habitude. Que lui importait, après tout, l'ingratitude et l'oubli ?... Il vivait dans son jardin, au milieu de ses plantes qu'il aimait, ayant auprès de lui ses élèves préférés. Pour eux il restait et resterait toujours le maître vénéré. Et lorsque les derniers beaux jours l'incitaient à

(1) Tournefort témoigna sa reconnaissance à Fagon, en lui consacrant sous le nom de *Fagonia*, un genre de plantes rosacées, de la famille des Rutacées, dont la plupart des espèces sont originaires du Levant (*Biographie universelle* L. G. MICHAUD).

s'asseoir au dehors pour réchauffer aux rayons ardents d'un soleil généreux son pauvre corps fatigué, il songeait peut-être aussi parfois au jour, prochain, où le soleil de la mort viendrait clore ses paupières. Cette perspective, d'ailleurs, ne l'attristait point. Du reste, il pouvait mourir en paix puisqu'il laissait, en partant, des hommes capables de continuer ses recherches et d'achever son œuvre.

Plus rien ne le rattachait ici-bas. La fidèle compagne qui, durant cinquante ans, l'avait entouré de tendresse, était morte depuis peu... Restaient ses deux fils : Grâce à son appui, leurs situations étaient assurées, leur existence toute tracée... A ce point de vue aussi il pouvait partir sans crainte, sans souci.

C'est avec ce sentiment de douce quiétude que Fagon, fier du devoir accompli, s'endormit doucement le 11 mars 1798.

*
* *

Saint-Simon rapporte que, devenu croyant et pratiquant sur ses vieux jours, Fagon contracta, au retour de la messe de minuit, la maladie qui devait l'emporter. C'est une preuve en tous cas — puisqu'il pouvait encore se rendre à la messe de minuit, — qu'il était demeuré alerte malgré ses 80 ans. Grâce à sa vie régulière, il parvint à cet âge avancé en dépit de sa médiocre santé, de ses nombreux malaises et de son asthme. Il mit lui-même en pratique les conseils hygiéniques qu'il prodiguait et se conforma au régime qu'il s'efforçait en vain de faire accepter à Louis XIV. « *Il ne vivait que*

par art — écrit le Marquis de Souches — *ne mangeant quelquefois en un jour qu'une aile de poulet* (1) ».

C'est en avril 1717 qu'il avait perdu sa femme, alors âgée de 72 ans (2).

En 1719, Mme de Maintenon s'éteignit à son tour dans sa quatre vingt-quatrième année...

Le premier médecin de Louis XIV laissa un testament de deux lignes dont la rédaction témoigne la modestie de celui qui le conçut : « *Il y recommande son âme à Dieu, implore sa miséricorde, fait M. son fils son légataire universel et signe : Fagon* » (3).

Agir ainsi, n'est ce pas faire preuve de simplicité, surtout de la part d'un homme qui occupa, dans le monde, des fonctions si importantes ?

Cette simplicité nous la retrouvons dans la rédaction, par son fils, du faire-part des obsèques :

« Messieurs et Dames sont priés d'assister à l'enterrement de Monsieur Fagon, Docteur en médecine, décédé au Jardin Royal. Il sera enterré à Saint-Médard, sa paroisse » (4).

La cérémonie fut importante. Tous les membres de la Faculté de Médecine de Paris se firent un devoir d'ac-

(1) Marquis de SOURCHES. — *Mémoires sur le règne de Louis XIV.*

(2) Relatant cette mort, Dangeau écrit à la date du mercredi 7 avril 1717 : « Mme Fagon, femme du premier médecin du feu Roi, est morte au Jardin du Roi ; c'était une femme de beaucoup d'esprit mais fort extraordinaire. Elle était toujours malade et passait presque toute sa vie à Bourbon, où elle était fort honorée ; elle y faisait beaucoup de bien. Elle se croyait plus grand médecin que son mari, qui était reconnu généralement pour le plus grand médecin de France .. »

(3) Note de SAINT-SIMON au *Journal de Dangeau*.

(4) Note de SAINT-SIMON au *Journal de Dangeau*.

compagner à sa dernière demeure celui qui, à l'heure de la lutte, s'était déclaré leur défenseur convaincu et déterminé.

*
* *

La descendance de Fagon s'éteignit avec ses deux fils.

L'aîné, Henri Fagon, fournit une belle carrière dans les Finances où il se distingua par des capacités professionnelles remarquables et par une intelligence brillante. Reçu conseiller au Parlement, à la seconde Chambre des requêtes en 1702, il demeura sept ans en fonctions. Puis, le 5 janvier 1709, il acheta de Monsieur d'Ormesson la charge de Maître des Requêtes. Nous avons vu quel fut le motif qui poussa son père à refuser pour lui, en 1711, la place d'intendant des finances, rendue vacante par la mort de Monsieur Poullétier. Henri Fagon dut patienter trois ans ; c'est en juillet 1714, en effet, qu'il acquit la charge de Monsieur de Buisson, moyennant deux cent mille écus.

Il fut, en 1718, l'un des quatre administrateurs choisis pour gouverner les fermes royales ; il obtint le département de M. Rouillé du Coudray. Membre du Conseil royal des finances en 1722, président du Bureau du Commerce en juin 1726, Henri Fagon décéda sans alliance le 8 mai 1744. Parlant de lui, Saint Simon le dépeint comme « *un homme de beaucoup d'esprit et de capacité qui figura grandement dans les finances* ».

Le second des fils du premier médecin de Louis XIV, Antoine Fagon, entra dans les ordres. Docteur en théologie, il obtint l'abbaye de Saint-Méan en 1698, puis

celle de Bohérie en 1702. Si, dès cette même année il ne monta point sur le siège épiscopal de Saint-Malo, c'est — d'après le Marquis de Sourches, — parce que son père, le trouvant assez pourvu de bénéfices, refusa aux lieu et place de son second fils. Mais deux ans plus tard il obtint l'évêché de Lombez et, en 1719, celui de Vannes.

Saint-Simon s'est montré quelque peu incisif à son égard. Le comparant à son frère aîné, l'auteur des Mémoires dit d'Antoine Fagon : « *L'autre, qui a moins d'esprit et de mérites, a celui de ne sortir presque jamais de Vannes où il est évêque* ».

CHAPITRE IX

FAGON MÉDECIN CONSULTANT

Sa valeur professionnelle

Son influence sur le milieu médical de l'époque

Fagon ne fut pas seulement médecin de Louis XIV et de Mme de Maintenon ; il soigna également les hauts personnages de la Cour.

Ses avis étaient très recherchés.

Et lorsqu'à l'un de ses familiers, malade, le Roi voulait donner un témoignage d'intérêt, il lui envoyait son premier médecin.

Les mémoires de l'époque qui nous montrent Fagon au chevet de plusieurs membres de la famille royale, nous mettent au courant de ses consultations. Nous apprenons ainsi qu'il soigna M. de Luxembourg, M. de Barbezieux, la duchesse de Créquy, Mansard, le marquis de Montchevreuil... Ne soyons pas trop surpris si souvent le malade meurt peu après la visite du grand archiâtre

car, la plupart du temps, celui-ci est appelé *in-extremis* par ses confrères impuissants.

Il lui arrivait parfois aussi de se tromper.

En 1701, jugeant M. de Barbezieux perdu, il l'expédia à St-Aignan-du-Cher, dans ses terres ; or, il avait commis une erreur de pronostic car Helvetius, dépêché auprès du malade, le remit sur pieds ; ce qui permit un bon mot à Saint-Simon. Comme l'auteur des Mémoires venait de constater la guérison de M. de Barbezieux, il pénétra chez le Roi et trouva tout le monde inquiet auprès de Fagon évanoui. Le Duc se rendit alors chez le Maréchal de Lorges et, aux questions qu'on lui posa, répondit ironiquement : « *D'où je viens ? — D'embrasser un malade condamné qui se porte bien, et de voir le médecin condamnant qui se meurt* ». Fagon dut certainement apprendre cette boutade, mais il n'en garda point rancune à son auteur qu'il soigna, à quelque temps de là, pour un abcès au bras.

A mesure que les années s'écoulaient, la réputation du premier médecin grandissait. Les souverains eux mêmes demandaient ses avis : Ce fut, en 1701, le roi Jacques Stuart, prétendant au trône d'Angleterre, qu'il envoya aux eaux de Bourbon pour une hémiplegie. L'année suivante il donnait une consultation à Guillaume III d'Angleterre qui, sous un déguisement de curé, vint le voir une première fois. Fagon, ayant constaté la gravité du cas, avertit le prétendu prêtre qu'il serait opportun de songer à la mort. A quelques mois de là, Guillaume III — sans déguiser cette fois son identité, — consulta à nouveau. L'archiâtre fit le même diagnostic mais, dit

Saint-Simon, « *il fut plus considéré et prescrivit, avec un savant raisonnement, les remèdes qu'il jugea les plus propres, sinon pour guérir, au moins pour allonger ; les remèdes furent suivis et soulagèrent* ».

La célébrité de Fagon s'étendait chaque jour (1). Des pays voisins on sollicitait ses conseils ; et, lorsque les malades ne pouvaient se déplacer, ils envoyaient un courrier pour obtenir une consultation écrite. C'est ainsi que le premier médecin soigna, à distance, Mme de Montgon retenue à Clermont-Ferrand et, en 1706, M. Bayle atteint d'une affection pulmonaire (2). La lettre que Fagon expédia à ce dernier a été conservée. Par elle, nous nous rendrons compte de ce qu'étaient les consultations écrites du célèbre archiâtre.

Ayant jugé, d'après les symptômes qui lui ont été décrits qu'il s'agit « *d'une pulmonie due à une sérosité âcre déterminée à se porter sur les pounons* » (3), Fagon recommande les plus grandes précautions. Le malade devra demeurer dans une pièce modérément chauffée par un bon feu de bois. La nuit, il aura soin de bien se couvrir pour éviter de prendre froid sur « *la tête, le col et le dos* ». Il sera bon aussi de purifier l'air en brûlant des matières balsamiques.

(1) En 1709, le marquis de SOURCHES écrit : « Le 11 avril, il vint à Marly deux médecins anglais qui firent avec Fagon une très longue consultation sur l'état où se trouvait la reine d'Angleterre laquelle paroissoit attaquée d'une espèce de consomption, maigrissant et s'affaiblissant à vue d'œil »

(2) En février 1709 Fagon soigne de cette façon le marquis de Boufflers, retenu en Flandres par les opérations militaires (SOURCHES).

(3) FAGON. — *Consultation de M. Bayle.*

Le premier médecin passe ensuite en revue les différentes manifestations de la maladie.

Pour la toux, il conseille de prendre le quart ou le sixième d'un grain de laudanum.

Pour l'irritation de la gorge et des bronches il engage à faire des inhalations avec des « *coctions émollientes* » dont il mentionne la préparation et le mode d'emploi : « *mettre bouillir des feuilles et racines de guimauve, des feuilles et fleurs de tussilage, des fleurs et des branches de nymphix, des fleurs de bouillon blanc et de la graine de lin avec de la camomille et de l'eau et du lait pour humer souvent, en respirant, la vapeur de cette décoction fumante, d'aussi près qu'on le pourra faire commodément* ».

Fagon prescrit enfin le régime à suivre : « *aliments doux, simples et faciles à digérer* », lait, bouillon de poule, etc..., en évitant toute boisson fermentée. Il termine en disant qu'il souhaiterait pouvoir éviter toutes ces précautions et tous ces soins à Bayle, mais « *il est si difficile de prévenir la ruine entière d'une partie nerveuse telle que le poulmon, blessée parce qu'il l'environne continuellement, qu'on ne doit pas se plaindre des petits soins que demande une affaire de si grande importance* ». Ce dernier trait nous dépeint bien Fagon tel qu'il est : consciencieux et attentif au moindre détail.

*
* *

Notre énumération, volontairement incomplète, des clients du premier médecin suffit à montrer la réputa-

tion qu'il s'était acquise. Sans doute la charge qu'il occupait auprès du Roi avait contribué — les courtisans n'ignorant point le plaisir qu'éprouvait Louis XIV à constater la vogue de son médecin, — à agrandir le rayon d'action de celui-ci, mais ses qualités professionnelles et sa haute valeur morale contribuèrent grandement à le faire apprécier.

Le résultat d'un tel succès fut que Fagon, considéré comme le médecin le plus éminent de France, ne tarda pas à exercer une réelle influence sur le milieu médical de l'époque. Ses confrères l'imitèrent, adoptèrent ses traitements. On distribua à son exemple opium et émétique et lorsqu'on apprit que le premier médecin du Roi patronait le quinquina, ce médicament acquit immédiatement la vogue.

Fagon d'ailleurs, avec la prudence qui le caractérise, avait tenu à expérimenter lui-même la poudre amère avant de la faire connaître. Il était présent, avec d'Aquin et Colbert, lorsque le médecin anglais Talbot consentit, moyennant une rente annuelle de 2000 livres (1) à livrer le secret de sa méthode de traitement par le quinquina. Lui-même, à son tour, eut l'occasion de se servir à plusieurs reprises du précieux remède et — il vous en souvient sans doute, — de guérir, grâce à son emploi, Louis XIV d'un accès de paludisme. Aussi lorsque Fagon en 1705 publia son petit volume sur « *Les admirables qualités du kinkina confirmées par plusieurs expé-*

(1) Brevet de pension annuelle de 2000 livres en date du 13 novembre 1680. Archives nationales O¹x24.

riences et la matière de s'en servir », il avait sur cette médication une opinion bien arrêtée.

Parcourons rapidement son ouvrage :

Dès le début le premier médecin, avec la loyauté qui lui est propre, indique la part qui revient à Talbot dans la mise au point de cette médication, déjà connue en France et en Italie, mais peu et mal employée. L'historique terminé, il explique pourquoi le quinquina a une action bienfaisante dans les accès fébriles. Sa théorie est amusante. La voici résumée :

Pour lui, nos maladies sont dues à une humeur douce, salée, piquante ou acide, comme il ressort de l'aphorisme d'Hippocrate « *non laboramur a simplici calido, neque a simplici frigido ; sed acidum, amarum, salsum, ponticum et similia sunt morborum occasiones* ». Il faut donc retirer cette humeur au moyen d'un remède ayant des propriétés adverses et des qualités contraires. Or, ces qualités, ces propriétés, le quinquina les possède. Mâchez-en une parcelle, dit Fagon, *Elle vous paraîtra insipide, puis piquante, ensuite amère* ; c'est pourquoi elle convient à toutes les fièvres. Mais encore faut-il bien choisir le produit. Ce choix, auquel le premier médecin attache une grande importance, l'incite à donner une description de l'arbre, des feuilles, de l'écorce. Il précise même que le meilleur quinquina se récolte au Pérou dans la province de Quito.

Ceci exposé, le botaniste fait place au praticien et ce dernier indique à quelles conclusions l'ont amené ses expériences et ses observations.

Le remède, spécifie-t-il, peut être employé par tous

les individus de dix à soixante dix ans, même par les femmes enceintes. Si l'on veut obtenir un succès rapide, il faut en prescrire l'usage dès le début des accès fébriles. Il est inutile, dans ce cas, de préparer le malade par une « médecine ». Pour la dose à prescrire, le temps de la médication et le mode d'emploi, Fagon se range en premier lieu à l'avis de Talbot : « *Mettez une once de Kinkina par pinte de vin ;* » et il ajoute qu'il faut laisser infuser quatre ou cinq jours, puis donner, en même temps que les aliments, le remède ainsi préparé. La cure, pour être efficace, doit être poursuivie pendant quatre ou cinq semaines. Dans le cas où il serait nécessaire d'agir rapidement l'archiâtre conseille la préparation obtenue en faisant chauffer au bain-marie pendant dix à douze heures. Et, de crainte que quelqu'un puisse ignorer ce qu'on entend par bain-marie, l'auteur en donne l'explication.

Conscient alors d'avoir fourni toutes les indications utiles, le thérapeute passe en revue les différentes maladies justiciables du traitement préconisé : fièvre tierce, fièvre quarte, double tierce, double quarte, etc... et il précise, pour chaque cas, les doses susceptibles d'amener la guérison. Puis, après quelques ultimes conseils, il termine en disant que si l'on exécute toutes les prescriptions spécifiées, on peut ensuite laisser le malade au repos *sans s'inquiéter si la fièvre est suspendue ou guérie tout-à-fait, car cet éclaircissement ne sert à rien au malade, pourvu qu'il se porte bien, et il lui est plus avantageux qu'on ignore ce fait que de risquer de lui redonner la fièvre pour lui apprendre.*

Un tel avis dénote le praticien averti qui, non content de mettre tout en œuvre pour guérir son client, cherche encore à le rassurer.

Est-il besoin d'ajouter que, dans la pratique médicale actuelle, on tire encore profit de bon nombre des conseils de Fagon. Son traitement du paludisme par le quinquina a conservé toute sa valeur et, de nos jours, les médecins emploient ce médicament suivant des méthodes qui, à quelque chose près, ressemblent singulièrement à celle de Talbot.

*
* *

On a prétendu que dans la rédaction du Journal de la santé du Roi, Fagon s'était laissé parfois influencer ; qu'il manquait de naturel.

Peut-être, dans certains cas, était-il obligé de déguiser ou d'envelopper un peu sa pensée intime, sachant que le Souverain prenait connaissance du journal tenu par ses médecins. Semblable reproche, en tous cas, ne peut être retenu pour la consultation adressée à Bayle et pour le livre relatif aux vertus curatives du quinquina. C'est pourquoi nous avons tenu à donner une analyse assez étendue de ces deux écrits du grand archiâtre, les seuls, ou presque, qui soient parvenus jusqu'à nous (1). En

(1) Voici la liste des différents travaux de Fagon, établie par A. Chéreau dans son *Dictionnaire Encyclopédique des Sciences médicales* :

I. — *Fit ne sudor cruentos naturæ vi ?* (affirm.), 15 janv. 1663.

II. — *Est-ne fébricitantibus accomodatio diluti in aquâ panis, quam carnis elixæ sorbitio ?* (aff.); 8 mars 1674.

effet, la meilleure manière d'apprécier un médecin c'est de le voir à l'œuvre... Comment, de nos jours, établit-on une sélection parmi les candidats d'un concours médical ? — en leur donnant à rédiger une *question* sur un sujet de pratique courante, ou en leur demandant d'établir un mémoire sur leurs observations journalières. Fagon, en nous laissant deux témoignages écrits de sa science, nous permet de nous former aujourd'hui une opinion motivée sur sa valeur professionnelle. Il nous apparaît comme un praticien consciencieux, méthodique, préoccupé du moindre détail, accoutumé à réfléchir, habitué à observer. Sa longue pratique et son expérience lui ont permis de se rendre compte combien, parfois, l'art médical est décevant ; aussi lorsqu'il doute, préfère-t-il s'abstenir. Mais s'il vient à affirmer c'est qu'il a acquis une conviction basée sur des observations nombreuses et sûres.

Est-il besoin de chercher ailleurs les raisons de son succès et les causes de l'influence qu'il exerça sur la médecine de son temps ?

III. — *Confert-ne ventriculi motus ad elaborationem chyli ?* (affirm.) ; 30 janvier 1681.

IV. — *An ex tabaci usu frequenti vitæ summa trevior ?* (aff.) ; 29 mars 1699. Cette dernière thèse a été soutenue de nouveau le 29 mars 1755 par Antoine Ferrein, le Camus en a donné un extrait dans le *Journ. économ.*, p. 122, 1753. Elle a été traduite par Nicolas Audry et cette traduction se trouve à la fin du second volume de *La génération des vers*, p. 810 et p. 354 du *Journal des savants*.

V. — *Observations sur le bled cornu ou ergot, et sur l'espèce de gangrène qu'il procure à ceux qui en mangent la farine.* in *Hist. de l'Acad. des Sc.*, p. 61, 1710.

VI. — *Réponse de M. Fagon, à l'abbé Bourdelot sur la maladie et la mort de M. le duc de La Rochefoucauld*, Paris, 1690.

(Extrait de l'article de M. le Dr J. Noir sur *Guy Crescent Fagon*, 1924).

Cette influence, au reste, fut loin d'être stérile. Grâce à elle, non seulement certains médicaments comme le quinquina furent admis dans la pratique courante, non seulement certaines notions d'hygiène furent appliquées peu à peu, mais la fréquentation des stations thermales françaises entra dans l'usage et leur développement ne tarda point à se manifester.

Fagon, en effet, était très partisan des cures d'eaux minérales ; il en prescrivait facilement à ses malades et sa femme, chaque année, allait faire une saison à Bourbon. Sous l'impulsion donnée par le premier médecin du Roi, Vals, Vichy, Barrèges, Bourbon, Forges, Bourbonne, connurent des jours d'une vogue inaccoutumée. Et Mme de Sévigné — elle qui prétendait faire fi des ordonnances médicales, — lorsqu'elle apprit que Fagon faisait, pour sa femme, venir de l'eau de Vichy, s'empressa d'imiter cette dernière sans même s'informer si le traitement ordonné à l'une convenait bien à l'autre (1).

Il y a un intérêt historique d'autant plus grand à mettre en relief l'autorité, le prestige de Fagon qu'il ne faut pas oublier que bien souvent à l'époque les médecins se voyaient supplantés par les charlatans. La crédulité du public était excessive et l'on peut s'étonner que, dans un siècle où les arts furent aussi florissants où les sciences firent de si grands progrès, les gens instruits et les grands personnages aient accordé un tel crédit à la magie, aux sortilèges, aux croyances les plus hétéroclites et les plus extraordinaires.

(1) Lettre à Mme de Grignan en date du 27 septembre 1687.

N'est-il pas surprenant, en effet, de lire, dans les lettres de Mme de Sévigné, que cette grande dame était persuadée que le bon effet d'une saignée n'était pas éprouvé uniquement par le patient qui la subissait, mais s'étendait à tous les membres de sa famille. Bien plus, la marquise n'affirme-t-elle pas avoir elle-même bénéficié d'une saignée faite à l'un des siens ; ce dont elle se réjouit d'autant plus qu'elle déteste avoir recours à cette médication. Pour une plaie, elle s'imagine qu'un remède appliqué sur un objet appartenant au blessé fera le plus grand bien à celui ci...

D'autre part, l'Histoire nous apprend que Mme de Montespan, quand elle fit célébrer les messes noires, alla jusqu'à ne point reculer devant l'effusion du sang humain, poussée à cet excès odieux par son inconcevable crédulité.

Un tel état d'esprit faisait naturellement la fortune des charlatans, créateurs de remèdes merveilleux. Fagon soutint contre eux une lutte acharnée. Il les combattit sans répit joignant l'exemple aux paroles.

C'est ainsi qu'en 1701, déclinant et repoussant les offres de service de « *frère Jacques* », pourtant fort prisé à la Cour, il se fait opérer de la pierre par Mareschal. Heister, qui signale le fait dans son livre de chirurgie, en fait voir la répercussion : « *La mort prompte et cruelle de M. le Maréchal de Lorges, arrivée dès le lendemain de l'opération que lui fit frère Jacques — dit-il, — jointe à la résolution que prit M. Fagon, premier médecin de Louis XIV, de se faire tailler par M. Mareschal, chirurgien d'une prudence consommée,*

qui le délivra heureusement de la pierre, porta le dernier coup à la réputation de ce moine, déjà fort ébranlée par tant de mauvais succès qui étaient la suite de son imprudence et de son impéritie. Il ne fut plus regardé dès lors à Paris que comme un empirique aussi ignorant que téméraire, ce qui lui fit abandonner cette capitale (1).

Le succès ne fut pas toujours aussi décisif. Parmi les guérisseurs, l'un des plus fameux, Caretto, conserva longtemps une renommée qui, parfois, contrebalançait celle du premier médecin. Saint-Simon nous raconte qu'on l'appela auprès de M. de Luxembourg condamné par Fagon. « *Caretto, l'italien à secrets, qui avait si souvent réussi, l'entreprit et le soulagea ; mais ce fut l'espérance de quelques moments... Il (M. de Luxembourg) mourut le matin du 4 janvier 1695, cinquième jour de sa maladie...* » Le charlatan cependant finit par se couler ; il disparut à la suite de plusieurs cures particulièrement désastreuses, mais non sans avoir toutefois gentiment arrondi sa fortune. Très prudent, il se faisait payer d'avance et ne restituait rien en cas d'insuccès (2).

Malgré les efforts de Fagon, les pontifes du merveilleux conservaient une grande part de leur ancien prestige, si bien que nous avons pu voir, à la veille de la mort de Louis XIV, le premier médecin contraint de céder devant Le Brun soutenu par la Cour.

(1) HEISTER. — *Institutions de chirurgie.*

(2) En 1684 il soigna une dame Legras qui mourut au troisième jour du traitement. Le mari plaida pour obtenir la restitution de 1200 livres que Caretto avait exigées avant d'entreprendre de soigner la malade.

*
* *

A ces qualités de bon médecin, instruit et consciencieux, l'archiâtre joignait une scrupuleuse honnêteté et un grand souci de la justice. Loin de profiter avidement de sa haute situation pour augmenter sa fortune, il amoindrit les revenus de sa charge et renonça aux redevances auxquelles il avait droit pour chaque nomination aux chaires de la Faculté de médecine. Fontenelle nous apprend ainsi que, chargé de choisir un médecin pour la maison du Duc de Berri, Fagon refusa de vendre cette charge à son profit comme Louis XIV l'y avait autorisé. Dans un temps où les quémandeurs de la Cour assiégeaient le Roi pour obtenir bénéfices, charges et faveurs, Fagon se fit un point d'honneur de ne rien demander.

Bien plus, il refusa pour son fils aîné la surintendance des finances rendue vacante par la mort de M. Poulletier, estimant que cette charge revenait de droit au fils du défunt puisqu'il était capable de l'occuper.

De semblables actions se passent de commentaires.

CHAPITRE X

FAGON JUGÉ PAR SES CONTEMPORAINS ET PAR CERTAINS AUTEURS MODERNES

Avant de clore cette étude, nous avons estimé que nous devions, dans un souci de sincérité, signaler quelques-unes des appréciations qu'ont portées sur Guy-Crescent Fagon, d'abord ses contemporains, puis, en dernier lieu, quelques écrivains de notre époque. Nous nous permettrons de discuter parfois certaines opinions et, bien que la tâche de conclure, parmi des appréciations qui mettent aux prises des sommités du monde médical et littéraire, ne soit pas sans nous causer une sérieuse appréhension, nous dirons en toute simplicité ce que nous pensons, sans apporter aucune acrimonie dans la discussion et avec la sérénité que donne — à tort ou à raison, — une conviction très réelle.

Toutes les fois qu'on étudie les hommes ou les événements de la fin du xvii^e ou du commencement du

xviii^e siècle, le premier ouvrage que l'on est amené à feuilleter c'est le recueil des « *Mémoires du duc de Saint-Simon sur le règne de Louis XIV et la Régence* ». On y trouve une série de portraits véritablement remarquables. Voici celui du premier médecin du Roi :

« Fagon, écrit Saint-Simon, était un des beaux et des bons esprits de l'Europe, curieux de tout ce qui avait trait à son métier, grand botaniste, bon chimiste, habile connaisseur en chirurgie, excellent médecin et grand praticien. Il savait d'ailleurs beaucoup ; point de meilleur physicien que lui ; il entendait même bien les différentes parties des mathématiques. Très désintéressé, ami ardent mais ennemi qui ne pardonnait point, il aimait la vertu, l'honneur, la valeur, la science, l'application, le mérite et chercha toujours à l'appuyer sans être cause ni liaison, et à tomber aussi rudement sur ceux qui s'y opposaient que si on lui eut été personnellement contraire. Dangereux aussi parce qu'il se prévenait très aisément en toutes choses quoique fort éclairé, et qu'une fois prévenu il ne revenait presque jamais, mais s'il lui arrivait de revenir c'était de la meilleure foi du monde, et il faisait tout pour réparer le mal que sa prévention avait causé. Il était l'ennemi le plus implacable de ce qu'il appelait les charlatans... »

Et l'auteur des *Mémoires* de terminer ce portrait de Fagon en disant que :

« Sa faveur et sa considération qui devinrent extrêmes, ne le sortirent jamais de son état ni de ses mœurs, toujours respectueux et toujours à sa place ».

Tout le monde sait combien, à l'occasion, Saint-Simon a le style mordant, la pointe incisive, et la critique acerbe. Le portrait qu'il trace du premier médecin

de Louis XIV, doit donc, par cela même, être considéré comme l'expression nullement fardée de la réalité. Au cours de ses récits, du reste, l'auteur parlera encore, à maintes reprises, de Fagon, lui adressant des reproches ou des critiques mais reconnaissant aussi ses nombreuses qualités...

Puisque nous en sommes aux mémorialistes nous ne saurions écarter celui dont le *Journal*, par la froideur même du ton qui y est adopté, forme un absolu contraste avec les *Mémoires* de Saint-Simon. Dangeau, en signalant, brièvement selon son habitude, la mort de Mme Fagon en avril 1717, profita de l'occasion pour spécifier que le mari de la défunte « *était reconnu généralement pour le plus grand médecin de France* ».

Nous ne nous attarderons point à compulser les *Lettres de Madame de Maintenon*. L'intérêt et l'amitié que cette femme très perspicace éprouvait pour l'archiâtre du Roi font qu'on ne saurait citer trop généreusement sa correspondance sans risquer d'encourir le reproche de partialité. Celle qui fut, « *presque Reine* » parlait cependant de Fagon en termes très mesurés. Cette simple phrase, relevée à la date du premier janvier 1680 nous en fournit la preuve : « *Monsieur Fagon est déclaré premier médecin de Madame la Dauphine* — écrit la Marquise, — *cette princesse-là ne sera pas environnée de malhonnêtes gens...* » C'est tout. La partialité certes ne transparaît pas avec éclat dans ces lignes si mesurées.

La princesse Palatine fit preuve, elle, de beaucoup moins de retenue ; elle laissa très nettement percevoir

son animosité contre le médecin de son beau-frère. On peut glaner...

C'est ainsi qu'elle le traite de « *vieux coquin* » de « *mauvais drôle plus attaché à la guenipe* — la guenipe, c'est Mme de Maintenon — *qu'au Roi* » ; elle lui impute sans barguigner la mort de Louis XIV. Elle en veut d'ailleurs beaucoup moins à Fagon qu'à la veuve Scarron qu'elle cherche à atteindre et à mortifier en persiflant et calomniant tous ceux qui lui sont attachés (1).

Ecoutons donc plutôt La Bruyère qui, éloigné des cabales de la Cour, semble donner une opinion d'autant plus précieuse qu'elle paraît bien désintéressée : « *O Fagon Esculape ! dit-il, faites régner sur la terre le quinquina et l'émétique ; conduisez à sa perfection la science des simples qui sont donnés aux hommes pour prolonger leur vie ; observez dans les cures avec plus de précision et de sagesse que personne n'a encore fait, le climat, le temps, les symptômes et les complexions ; guérissez de la manière seule qu'il convient à chacun d'être guéri ; chassez des corps, ou rien ne vous est caché de leur économie, les maladies les plus obscures et les plus invétérées ; n'attendez pas sur celles de l'esprit, elles sont incurables ; laissez à Corinne, à Lesbie, à Canidie, à Trimalcion et à Carpus la passion ou la*

(1) Le physique de Fagon n'a pas trouvé grâce devant les yeux de la princesse Palatine « Le docteur — écrit-elle — est une figure dont on a peine à se faire une idée. Il a les jambes grêles comme celles d'un oiseau, toutes ses dents de la mâchoire supérieure pourries et noires, les lèvres épaisses, ce qui lui rend la bouche saillante, les yeux couverts, la figure allongée, le teint bistre, et l'air aussi méchant qu'il l'est en effet, mais il a beaucoup d'esprit et il est fort politique... »

fureur des charlatans... » Ces charlatans, La Bruyère les a dépeints dans un passage précédent. Il a raconté leurs procédés, leurs secrets supposés ; il a stigmatisé leur cupidité. Il termine en les opposant aux médecins qui s'efforcent de bien faire sans promettre l'impossible.

« *Vos médecins, Fagon, et de toutes les Facultés, avouez-le, ne guérissent pas toujours ni sûrement ; ceux au contraire — les guérisseurs — qui ont hérité de leurs pères, la médecine pratique et à qui l'expérience est échue par succession promettent toujours et avec serments qu'on guérira* ».

Oui, le médecin, malgré tout son dévouement, ne peut calmer tous les maux, abolir toutes les douleurs. Et c'est ce qu'a dit La Fontaine en célébrant du même coup le talent du premier médecin du Roi. N'est-ce point, en effet, dans la bouche du « *bonhomme* » un vrai compliment, cette déclaration qu'il fait que tout l'art du grand archiâtre ne peut rien contre les tourments que causent au poète sa passion pour la plus célèbre tragédienne de l'époque.

« A guérir un atrabilaire
Qui Champmeslé saura mieux faire
Que de Fagon tout le talent
Pour moi j'ose affirmer d'avance
Qu'un seul instant de sa présence
Peut me guérir incontinent... » (1)

(1) Lettre à M^{me} DE CHAMPMESLÉ : (*Euvres de La Fontaine*, t. XX, collection des Grands Ecrivains.

Ces quelques citations que nous avons rapportées rapidement semblent démontrer que, pour une fois, Fagon avait fait mentir le fameux proverbe : *Nul n'est prophète dans son pays*.

*
* *

Les années succédèrent aux années ; au cours du XVIII^e siècle le silence se fit. Les rares écrivains qui mentionnaient le nom du premier médecin de Louis XIV s'abstenaient de tout commentaire ou donnaient une très brève opinion.

Mais les années comme les jours se suivent sans se ressembler.

Avec le XIX^e siècle, la mémoire de Fagon est à nouveau évoquée et soumise aux appréciations des critiques, aux observations des historiens. L'un des premiers Paul Lacroix, — le bibliophile Jacob, — s'intéresse au *Journal de la Santé du Roi* et formule, après lecture, l'appréciation suivante :

« Trois premiers médecins de Louis XIV ont pris la plume chacun à son tour pour enregistrer les indispositions de leur auguste client, le nombre et les formules des médecines et des lavements composés pour lui et, en même temps, les éloges adulateurs adressés à ce grand Roi avec accompagnement de seringues et de mortiers, Vallot d'Aquin et Fagon sont les auteurs du plus étrange journal manuscrit qu'on puisse imaginer sous l'impression des comiques réminiscences du Malade Imaginaire (1) »...

(1) PAUL LACROIX. — *Curiosités de l'Histoire de France*.

En 1862, le *Journal de la Santé du Roi* fut publié avec des notes, réflexions et pièces justificatives dues à J. L. Le Roi, conservateur de la bibliothèque de la ville de Versailles. Cet auteur y avait joint une biographie des quatre médecins où plusieurs pages étaient consacrées à Fagon. Dès lors le *Journal* fut amplement mis à contribution ; certains historiens de la fin du *xix^e* siècle, peu enclins à admirer Louis XIV y puisèrent des arguments contre ce souverain ; Fagon fut l'objet d'appréciations diverses. Puis, la mode changea ; les écrivains s'adonnèrent à d'autres études... Fagon sombra dans l'oubli.

Et le silence semblait s'être fait pour toujours sur la mémoire du grand archiâtre lorsque, voici quelques années, M. Louis Bertrand fit paraître son livre sur Louis XIV. En supposant que les mânes de Fagon aient pu gémir dans l'Au-delà de l'indifférence dans laquelle on les tenait, la célébrité singulière que projeta sur elles le livre de cet écrivain n'a certainement pas dû contribuer à apaiser leurs plaintes.

Comme suite à son ouvrage remarquable où le Roi Soleil nous apparaît sous un aspect vraiment captivant, l'auteur consacre un chapitre à ceux qui prirent soin de la santé du Monarque.

Or, autant M. Louis Bertrand s'est montré plein d'enthousiasme, de générosité, d'idéalisme pour camper en belle allure le portrait d'un des plus grands Rois de France, autant il a fait preuve d'un rigorisme excessif, d'une sévérité exagérée en parlant de Fagon et de ses prédécesseurs.

Son appréciation étant par trop discutable, M. le Pr Ménétrier tint à faire justice de certaines accusations formulées contre ses confrères de jadis dans un article sur « *Louis XIV, ses médecins et ses historiens* ». Vers la même époque M. le Pr J. Guiart de Lyon, écrivit une très intéressante étude sur « *les Médecins et les maladies du Grand Roi Louis XIV ; a-t-il eu le tœnia ou fut-il diabétique* » ? Enfin, en mars 1924, parut une biographie de Fagon dans laquelle l'auteur, M. le Dr Noir, défend avec succès et équité celui qui assista aux derniers moments du Roi Soleil.

Il semble bien que tout ait été dit à ce sujet et nous n'aurions point l'outrecuidance de faire entendre notre faible voix après les plaidoyers éloquentes de défenseurs aussi autorisés, si nous n'étions persuadé qu'il est impossible, dans une étude comme celle-ci, de ne pas reproduire et de ne pas discuter certains griefs qui, groupés par M. Louis Bertrand, ont constitué comme un acte d'accusation dressé contre Fagon. Nous indiquerons succinctement ce qu'on peut, ce qu'on doit retenir des grandes lignes de son chapitre : « Le point de vue des docteurs ».

Pour cet écrivain, Louis XIV vint au monde doté d'une constitution parfaite malgré les craintes qu'inspirait l'état de faiblesse de son père. Cette apparence physique demeura superbe jusqu'à la mort du souverain « *bâti pour vivre cent ans* ». C'est du moins ce qu'affirme M. L. Bertrand sur la foi du compte-rendu de l'autopsie royale trouvé dans les Mémoires de Saint-Simon ; ce même Saint-Simon — soit dit en passant, — dont les

allégations sont mises en doute par M. L. Bertrand lorsqu'il les juge susceptibles de desservir son héros... Eh ! bien, malgré cet organisme vigoureux Louis XIV a souffert pendant toute sa vie de malaises et d'indispositions multiples. A quoi attribuer cet état maladif ? Mais tout simplement à l'ignorance des médecins. Et pour bien prouver qu'il ne saurait en être autrement, l'auteur trace de d'Aquin et surtout de Fagon un portrait dépourvu d'indulgence : nous aurons l'occasion d'en reparler.

Pour le moment, cherchons à savoir ce que purent bien faire les archiâtres du Monarque pour mériter semblable réquisitoire. — Ils firent... trop et pas assez ! Pas assez, car leur science bornée ne leur offrait qu'un nombre restreint de moyens thérapeutiques dont, par compensation, ils se servaient avec excès : « *Seignare, purgare ; purgare, seignare jusqu'à l'extinction totale du client.* »

D'ailleurs, comment d'Aquin et Fagon auraient-ils pu faire œuvre utile, alors qu'ils n'arrivaient pas à se mettre d'accord sur le tempérament de leur malade ? Aussi, méconnurent-ils absolument l'unique affection dont souffrit Louis XIV : le tœnia. A la seule lecture du Journal de la Santé du Roi, M. Bertrand établit sans hésitation ce diagnostic rétrospectif. Et alors tout s'éclaire merveilleusement, car il est facile d'attribuer à ce parasite les malaises sans nombre qui accablèrent le royal malade. Si nous ajoutons à cela que la mastication du Monarque était défectueuse, grâce à une intervention maladroite de dentistes incapables, nous con-

naissions l'étiologie de l'entérite dont souffrit Louis XIV.

Cette affection — estime M. Bertrand, — se serait probablement guérie d'elle-même, mais, par malchance, les médecins veillaient. A coups de clystères, de purgations « *effroyables* » ils aggravèrent le cas jusqu'à provoquer l'expulsion de selles hémorragiques. Et, comme à l'époque les purgations ne marchaient pas sans saignées, ils saignèrent. Deshydraté par ces fréquentes soustractions, le Roi, pour apaiser sa soif ardente, se bourrait de fruits et de crudités qui entretenaient son entérite.

Alors les chirurgiens se mirent de la partie et, pour le coup Louis XIV devint le martyr des chirurgiens et des médecins complices. C'est à Fagon que revient le mérite d'avoir mis fin à ce supplice : il saigna avec tant d'ardeur et de dévouement que le Souverain, véritable « *cadavre vivant* » n'eut bientôt « *plus une goutte de sang dans les veines* ». La première infection venue l'emporta... Louis XIV n'est donc pas mort de la gangrène mais bien des soins de ses médecins : c'est du moins la version que donne de cet événement M. Louis Bertrand.

Or, croyez-vous que ces médecins eurent conscience de leur ignorance et de leur incapacité ? — Pas le moins du monde : loin de tenir secrètes leurs médecines invraisemblables, ils en mentionnaient, à chaque occasion, la composition et la présentation dans le Journal de la Santé du Roi sans omettre de se féliciter, bien entendu, quand elles semblaient produire le résultat attendu...

Vraiment, n'y-a-t-il pas lieu d'admirer M. Louis Bertrand d'avoir eu — en lisant le dit Journal, — « *le cou-*

rage de descendre avec MM. Furon et Diafoirus jusque dans la garde-robe du Grand Roi ? » L'habitude lui manquait ; aussi cette lecture lui fut-elle particulièrement désagréable. Et, bien qu'il ait reconnu que cette observation médicale contient « *une masse énorme de faits consciencieusement observés* », il la considère cependant comme « *le plus magnifique monument que la sottise humaine se soit élevé à elle-même* ».

Pourquoi cela ?

— Tout simplement parce que M. L. Bertrand considère comme parfaitement ridicule les explications que Fagon et ses prédécesseurs donnent des maladies de Sa Majesté et du bon effet de leurs interventions. Et cependant, les archiâtres si malmenés, basant leurs interprétations sur les connaissances de leur époque, ne pouvaient agir différemment... De ceci, l'auteur ne tient nul compte. Fort de toutes les découvertes qui ont bouleversé les théories médicales du xvii^e siècle et ont fait de celles-ci ce qu'elles sont actuellement, il condamne Vallot, d'Aquin et Fagon. Soit, mais est-ce suffisant pour justifier les épithètes inattendues dont M. Bertrand les gratifie : ... « *Stupide, dangereux imbécile* », nous semblent des qualificatifs pour le moins osés et même déplacés quand ils s'adressent à celui qui fut le créateur du Jardin Royal et l'adversaire des charlatans.

Mais laissons à la postérité le soin de trancher entre le juge et l'accusé et revenons aux griefs formulés contre les archiâtres en général. Nous ne pouvons faire autrement que de les discuter, car ils sont imputés à Fagon au même titre qu'à ses confrères.

Tout d'abord qu'il nous soit permis de ne point partager l'étonnement de M. Louis Bertrand devant le nombre des indispositions du Monarque qui — soit dit en passant, — étaient toutes notées scrupuleusement, même les plus minimes. Demandons plutôt à l'auteur s'il connaît beaucoup d'hommes parvenus à l'âge de 77 ans sans avoir eu « *fièvre, rhume, coryza, tiraillements d'estomac, vertiges, lourdeur de tête et défaillances ?..* » Quant aux autres maladies, notons que la petite vérole, presque disparue en France aujourd'hui, était fréquente alors. Or, au point de vue santé surtout,

« *Pour grands que soient les Rois, ils sont ce que nous sommes* » et, bien qu'ils aient, — si nous en croyons certains chroniqueurs un peu naïfs —, reçu du ciel le privilège de guérir par simple atouchement, les écrouelles des pauvres gens du peuple, ni le sceptre, ni la couronne avant la découverte de Jenner ne suffisaient à leur conférer l'immunité en cas d'épidémie de petite vérole.

Pour ce qui est de la rougeole de Sa Majesté, consolons-nous en pensant que nos connaissances actuelles n'auraient peut-être pas évité au jeune Roi une affection si commune.

Restent les troubles gastro-intestinaux. Que pouvait Fagon pour y remédier sinon proposer un régime ? Il le fit, mais sans succès. Peut-être, s'il eut été mieux écouté, serait-il parvenu à prolonger de quelques années l'existence de Louis XIV..... M. Bertrand ne lui sait néanmoins aucun gré de cette tentative. « *Fagon, — écrit-il, — le terrible et impérial Fagon qui faisait*

trembler tout le monde autour de lui, ne lâcha le Roi qu'après avoir dicté et signé le procès-verbal de son autopsie ». Quel acharnement !

Qu'on nous permette, cependant, de croire que Fagon aurait préféré ne pas avoir à accomplir cette formalité qui, — en ce qui le concernait spécialement, — constituait le dernier acte de sa charge de premier médecin. En tous cas, Louis XIV ayant déjà « lâché » deux médecins — nous pouvons même dire trois puisque d'Aquin ne survécut que quelques années à sa disgrâce, — il était à prévoir qu'un jour un médecin serait appelé à recevoir le dernier soupir du Grand Roi. Fagon fut celui-là ; il n'y a pas de quoi lui en tenir rigueur.

Pourtant M. Bertrand s'acharne contre lui. Écoutons comme il le traite :

« Guy Crescent Fagon était né au Jardin des Plantes au milieu des simples. Mais ni la bourrache, ni la guimauve auxquelles il donna ses soins n'adoucirent son caractère. Cet homme fut, dans ses fonctions, un brutal autocrate. Pour en juger il suffit de regarder un portrait de lui qui est au Musée du Louvre. Couvert d'une volumineuse perruque poivre et sel, dont les mèches se hérissent sur son front comme des soies de sanglier, en robe noire et rabat de batiste blanche, il montre d'abord un long nez flaireur de bassins comme celui de son confrère Guy Patin, quoique beaucoup moins pointu, une bouche en cul de poule, deux petits yeux porcins sans grande expression, un teint jaune et bilieux, un front ridé et obstiné. L'entêtement est le trait caractéristique de cette figure de pédant. On le sent sûr de soi et de sa science que jamais n'effleura le plus léger doute. Et l'on peut être bien certain que toutes les évidences contraires à l'idéologie de l'Ecole vinrent se briser contre ce front barré et sillonné de rides profondes ».

L'iconographie est une belle science, qui permet à M. Louis Bertrand de si nombreuses déductions. Malheureusement ces déductions sont basées sur une erreur qui leur enlève quelque valeur.

En effet, le portrait en question, œuvre de Jean Jouvenet, ne représente pas Fagon mais Raymond Finot, mort en 1709, qui fut médecin de la Charité et médecin d'Henri Jules de Bourbon, fils du Grand Condé (1).

Cette erreur d'identification a été signalée dans les articles de M. le P^r Ménétrier, du D^r Noir et précédemment, en 1910, dans une communication faite à la Société d'Histoire de la Médecine par M. Noé Legrand. Elle n'en persiste pas moins, l'administration du Musée national du Louvre n'ayant pas encore jugé nécessaire de modifier l'inscription placée sous le susdit tableau.

Et, puisque nous parlons d'erreur, disons tout de suite que M. Louis Bertrand s'est encore trompé en supposant Louis XIV atteint du ver solitaire. La description des parasites royaux, leur dimension mentionnées dans le *Journal de la santé du Roi* ont permis à MM. les P^{rs} Ménétrier et Guiart de démontrer qu'il s'agissait non point de ténia mais bien d'ascarides lombricoïdes. Or, « *les lombrics* — écrit M. le P^r Ménétrier, — *sont de peu d'importance à moins d'être nombreux ; leur existence est brève, et un sujet qui reste trente ans sans en rendre n'en possède pas pendant tout ce temps* ».

Du coup, Fagon n'est plus coupable d'ignorance et

(1) Ce portrait est au Louvre dans la Galerie du Pavillon Mollien, salle XIV. Il porte le n° 441.

l'ingénieuse explication qu'a donnée M. Bertrand des malaises de Louis XIV perd toute valeur. On est donc à nouveau obligé de reconnaître que le premier médecin avait vu juste en attribuant les malaises de son client à ses excès alimentaires. Et ces mêmes excès justifient les purgations administrées au Roi.

Sans doute M. Bertrand a raison quand il dit que le remède était employé avec exagération ; et, bien que le terme de « *médecine effroyable* » nous semble exagéré lui aussi, il faut reconnaître que le Roi devait être quelque peu affaibli lorsqu'il était allé dix-sept ou dix-huit fois sur la chaise percée. Il est donc très possible que purgations et lavements purgatifs aient entretenu l'entérite du Monarque et aient contribué aux expulsions de selles sanglantes.

Nous ferons à M. Bertrand les mêmes concessions pour les saignées, en remarquant toutefois que Fagon ne les prescrivit pas aussi souvent qu'on le veut bien prétendre. Louis XIV, d'ailleurs, nous l'avons dit, s'y refusait très souvent.

Nous pourrions, à la décharge du premier médecin, invoquer, pour expliquer ses soi-disant abus, les habitudes d'une époque dont saignées et purgations constituaient les deux principaux moyens thérapeutiques. Mais nous croyons inutile de chercher une excuse à Fagon, et nous pensons, au contraire, que sa ligne de conduite était fort judicieuse. C'est également l'avis du Dr Deguéret lorsqu'il écrit :

Rendons justice aux archiâtres du Grand Roi et à leur thérapeutique... Leurs saignées et leurs purgations préservèrent peut-

être Louis XIV de l'apoplexie dont mourut son frère Philippe d'Orléans ; elles étaient en outre des plus utiles en permettant au Roi d'éliminer les aliments ingérés en excès et par cela même toxiques (1) ».

*
* *

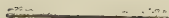
De tout ceci il ressort que Fagon fut le praticien digne et capable de remplir la tâche délicate dont on le chargea. Si l'on veut bien se souvenir qu'il fut nommé médecin de Louis XIV alors que ce prince, âgé de cinquante-cinq ans, fatigué, attristé, souffrait de plusieurs affections chroniques, on est obligé de reconnaître que l'archiâtre s'est toujours efforcé d'agir pour le mieux, dans le but de sauvegarder la santé de son maître.

Il a commis des fautes... : qui donc en est totalement exempt ? « *Errare humanum est* ». Au demeurant, il serait foncièrement injuste de rejeter sur Fagon, uniquement, la responsabilité des erreurs imputables aux théories de son époque et à la médiocrité de l'enseignement médical qu'il reçut.

Et nous croyons qu'au double point de vue de la précision historique et de la glorification du siècle de Louis XIV, le chapitre « *Le point de vue des docteurs* » n'ajoute pas d'argument bien décisif au bel ouvrage de M. Louis Bertrand. Cet auteur a su trouver assez de moyens et développer assez de faits pour nous faire admirer et aimer le Grand Roi sans qu'il soit nécessaire d'imputer à ses médecins certaines défaillances qu'il a

(1) D^r DEGUERET. — *Histoire médicale du Grand Roi*.

pu avoir au cours de son long règne. On ne pourrait que nuire à la mémoire du Roi Soleil en prétendant le montrer craintif pour ce qui touchait à sa santé, et « *tremblant, comme tout le monde, devant le terrible et impérial Fagon* (1) ».



(1) Signalons, pour être complet, l'article de M. G. Lenôtre sur les « *Médecins de Louis XIV* » qui parut dans *le Temps* du 29 septembre 1923. M. Lenôtre qui, dans une étude précédente, avait attribué les maladies du Roi à ses excès de table, a changé d'opinion après la lecture de M. Louis Bertrand ; il fait donc dorénavant chorus avec celui-ci pour charger les archiâtres des pires méfaits.

CONCLUSIONS

Les conclusions de cette étude vont nous amener à retracer et apprécier rapidement les grandes lignes de la vie de Fagon. Nous voudrions le faire en des termes susceptibles de convaincre, et montrer combien celui qui fut une des gloires de la médecine et des sciences françaises au xvii^e siècle, a droit à notre respectueuse considération.

I. — Dès ses premières études, Fagon se montre travailleur et intelligent. Il ne tarde pas à acquérir, grâce à ces qualités, des connaissances approfondies.

II. — Inconnu et sans appui, sa valeur personnelle, son mérite et sa science lui attirent bientôt la protection de Vallot, puis celle de Mme de Maintenon.

Par étapes successives, sa situation s'améliore et, lorsque Louis XIV le désigne pour remplacer d'Aquin, ses contemporains applaudissent unanimement à ce choix.

III. — Devenu archiâtre du Grand Roi, il se révèle médecin consciencieux et excellent praticien... Compé-

tent, réfléchi, pondéré, observateur, doué de bon sens, il se montre digne de la situation qu'il occupe.

IV. — Surintendant du Jardin Royal il poursuit l'œuvre de son grand-oncle Guy de la Brosse. Très versé dans les sciences naturelles qu'il a professées dans sa jeunesse, il est à même de juger les hommes de valeur qu'il attire au Jardin. Il les seconde dans leurs travaux et leur fournit des documents recueillis, à son instigation, dans toutes les parties du monde.

C'est à Fagon, véritable organisateur du Jardin Royal, que nous devons le Jardin des Plantes actuel.

« *Raillez* — écrit à ce sujet M. Funk-Brentano — *Raillez Fagon dans sa prédilection pour les saignées et pour les clystères, mais en le raillant songez que, par une conception admirable et que les générations modernes ont laissé s'altérer, c'est lui qui a fondé le Jardin des Plantes* » (1).

V. — On lui a, en effet, beaucoup reproché d'avoir prodigué et saignées et purgations et émétique ; nous reconnaissons qu'il les employa parfois avec excès ou même à tort, mais il agissait ainsi conformément à l'enseignement qu'il avait reçu et suivant les méthodes en honneur à son époque. Soyons indulgents, nous qui le jugeons aujourd'hui, mieux instruits grâce aux progrès

(1) M. FUNK-BRENTANO. — Introduction à la thèse du Dr P. Sonnié-Moret : « La marquise de Sévigné, une amie de la médecine, ennemie des Médecins », p. VIII.

accomplis en médecine par deux siècles de découvertes. Qui nous dit qu'un jour nos arrière-neveux ne nous railleront pas à leur tour et ne trouveront pas excessif l'usage journalier que nous faisons — par exemple — des injections sous-cutanées, intra-musculaires et intra-veineuses ?

VI. — Et si la valeur professionnelle de Fagon ne suffisait pas à justifier entièrement les éloges que nous lui adressons, nous trouverions dans sa vie privée d'autres motifs à notre admiration. Simple, bon, discret, honnête, l'archiâtre du Grand Roi évita avec soin de se montrer courtisan, au sens péjoratif du mot. Il nous a donné jusque dans la mort un exemple de modestie.

VII. — Cette modestie cependant ne justifie pas l'oubli dans lequel on tient Fagon. Nous devons, à ce propos, regretter que la Faculté de Médecine ne possède pas de portrait de l'archiâtre : l'outrage des ans a détruit celui que Rigaud avait exécuté (1).

Mais qu'a-t-on fait pour honorer la mémoire du premier médecin de Louis XIV ! Rien ou presque : à Paris une rue porte son nom ! au Jardin des Plantes un simple médaillon en pierre (2) consacre le souvenir du surintendant du Jardin Royal !

(1) Il nous reste une statuette, conservée au musée Carnavalet, représentant Fagon infirme.

(2) Sur la façade centrale des Nouvelles Galeries de Zoologie, à droite et à gauche de la statue d'une jeune femme représentant l'Histoire Naturelle, sont sculptés dix médaillons formant une sorte de frise. Le

Cette indifférence générale explique en partie l'idée fausse que beaucoup de nos contemporains se font de l'archiâtre du Roi-Soleil. Ils voient en Fagon le type du médecin grotesque, digne successeur de Purgon ridiculisé par Molière, et n'hésitent pas à lui appliquer ces vers ironiques :

Affecter un air pédantesque
Cracher du grec et du latin :
Longue perruque, habit grotesque,
De la fourrure et du satin
Tout cela réuni fait presque
Ce qu'on appelle un médecin.

Vu le Doyen,

H. ROGER.

Vu, le Président de la thèse

Henri ROGER.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

CHARLETY.

deuxième à l'extrémité gauche, représente Guy-Crescent Fagon en buste de profil à droite, avec une grande perruque. En exergue on lit Fagon (1638-1718 Diam 1 m. par Guillaume (Jean-Baptiste Claude-Eugène) (*Catalogue des richesses d'art de la France*).

APPENDICE 1

Traduction de l'épître de la Thèse

dédiée par la Faculté de Médecine le 29 novembre 1695

A M. FAGON, conseiller ordinaire du Roy en ses conseils et son premier médecin.

Il y avoit longtems, Monsieur, que la Faculté de Médecine estoit dans l'empressement de donner à l'illustre Protecteur qu'elle trouve en vostre personne des témoignages publics de sa reconnaissance et qu'elle cherchoit l'occasion de les luy consacrer en quelque sorte, comme elle fait aujourd'huy par un monument authentique. Pouvoit-elle ne pas souhaiter avec ardeur de s'acquitter de ce devoir. Elle à qui vous avez rendu son premier éclat ? Vous n'avez cessé de la combler de vos bienfaits depuis l'heureux moment que vous avez esté élevé à cette haute dignité où vous n'estes parvenu ni par l'ambition, ni par l'amour des richesses ; mais où vous a placé l'intégrité, la sagesse, la science consommée qui a éclaté en vous, et enfin le discernement du Monarque le plus éclairé qui fut jamais.

Vous n'avez point voulu, Monsieur, que vos faveurs fussent le prix de nos prières et que nous dussions à

notre importunité l'accomplissement de nos souhaits : votre humeur bienfaisante, et votre tendresse pour nous, vous ont fait venir au devant de nos demandes, et aller au-delà de nos désirs. Toujours veillant, et attentif à la conservation de cette santé précieuse d'où dépend la tranquillité de l'Etat, le salut des Peuples, l'honneur de la Majesté Royale, et l'appuy mesme de la religion ; vous ne laissez pas au milieu des soins et des occupations de la Cour de jeter souvent les yeux sur nous et sur cette Faculté, qui est pour ainsi dire le berceau de votre gloire, et comme le théâtre ou votre érudition et la force de votre génie vous ont attiré autrefois tant d'admirateurs.

Vous ne croyez pas, Monsieur, qu'il y ait de fruit plus doux à recueillir dans la place que vous remplissez si dignement, que celui de contribuer à l'utilité des Peuples en contribuant à la nostre ; et nous pouvons dire que nos intérêts vous seroient bien moins chers, s'ils ne se trouvoient unis avec ceux du public. Vous n'appréhendez point de procurer nos avantages au préjudice de vos espérances, et d'affoiblir sur vous mesme le cours d'une faveur que vous détournez si généreusement sur nous ; bien différent de ces politiques qui n'osent être bien-faisans, et qui ménageant pour eux seuls les bonnes grâces du Prince, craignent toujours de perdre pour eux ce qu'ils obtiendroient pour les autres.

Comme vous ne souhaitez de nous d'autre reconnoissance, sinon que poussez tous ensemble d'une nouvelle émulation, nous travaillions à rendre nos Ecoles de jour en jour plus florissantes ; nous produisons aujourd'hui

sous vos auspices un homme qui remplira toute l'opinion avantageuse que vous avez toujours eue de notre Compagnie, et qui répondra avec succès à toute l'attente du public. Eclairé de vos préceptes, et conduit par vostre propre main dans la connoissance des plantes, et des vertus les plus secrettes qu'elles renferment, il a déjà rempli toute l'Europe de son nom, et s'est montré par tout digne disciple d'un si grand Maître.

Nous espérons, Monsieur, qu'instruit par nous dans la pratique de la Médecine, il fera un des principaux ornements de nostre Corps, et que vous trouverez en luy un témoin irréprochable de nostre application à former des médecins tels que vous les demandez, et en mesme temps un garand fidelle de nostre vénération et de nostre respect pour vostre illustre personne.

La Faculté de Médecine de Paris

Par M^e Andry Bachelier en Médecine.

APPENDICE 2

Au sujet d'une propriété de Fagon à Marly

En mourant Fagon laissait à ses deux fils, en plus de son mobilier et de ses effets personnels, cinquante-quatre-mille-deux cent vingt-trois livres. Cette somme, qui est signalée dans l'acte d'apposition des scellés établi à sa mort, fut trouvée dans deux coffres placés dans la galerie de son appartement. Elle était constituée par trente-cinq-mille sept-cent huit livres en écus blancs de cents sols et dix-huit mille cinq-cent-quarante cinq livres en louis d'or de trente livres.

Fagon laissait également une propriété, sise à Marly-le-Roi, ayant son entrée sur la rue de Vaulx.

Nous devons à l'obligeance de M. Pierre Sardou, à qui nous nous sommes adressé sur les conseils de Monsieur le doyen de la Faculté de Médecine, certains détails intéressants concernant cette propriété : Elle faisait partie ces derniers temps encore du patrimoine de la famille Weisweilfer et joutait une propriété semblable qui, après avoir appartenu primitivement à Blouin valet de chambre et gouverneur des châteaux du Roi,

était également, il y a quelques années, en la possession de Monsieur Victorien Sardou, le célèbre auteur dramatique.

Fagon et son voisin Blouin avaient obtenu de Louis XIV une autorisation spéciale de sorties directes sur une partie de la forêt de Marly, dite bois de Marly.

Et, malgré les changements de propriétaires et les changements de régime, cette autorisation subsista, nous apprend M. Pierre Sardou, jusqu'à ces dernières années.

BIBLIOGRAPHIE

ANDRY (Nicolas). — Traduction de l'Epistre de la thèse dédiée à Fagon le 29 novembre 1695 (S. L. N. D.).

BERTRAND (Louis). — Louis XIV. Edit. Fayard, 1925.

CABANÈS (Dr). — Les Morts mystérieuses de l'Histoire. Albin Michel.

CAP (Paul Antoine). — Le Muséum d'Histoire naturelle. Paris Curmer 1854.

CORLIEU (Dr A.). — 1^o Guy Crescent Fagon (1638-1718). Article paru dans la *France Médicale* de 1901; 2^e L'ancienne Faculté de Médecine de Paris. Paris, Delahaye, 1877.

DANGEAU (Marquis de). — Journal publié par M. Feuillet de Conches, Paris, 1854.

DEGUÉRET (Dr). — Histoire Médicale du Grand Roi (*Thèse de Paris*. Libr. Vigné, 1924).

DELEUZE (Joseph Philippe François). — Histoire et description du Museum Royal d'Histoire naturelle. Paris, Royer 1823.

DENISE (Louis). — Bibliographie historique et iconographique du Jardin des Plantes, Jardin Royal des Plantes Médicinales et Muséum d'Histoire Naturelle. Paris, Daraugon 1903.

FAGON (Guy Crescent). — Hortus regius, pars prior (auctoribus Dionysio Joncquet, Gavoiix, G. C. Fagon. Préface d'Antoine Vallot) Parisiis, apud D. Langlois 1665.

2^e Consultation sur la maladie de M. Bayle extraite des Nouvelles Lettres de M. Pierre Bayle, La Haye, 1739.

3^e Les admirables qualitez du Kinkina, confirmées par plusieurs expériences et la manière de s'en servir, Paris Martin et Georges Jouvenel, 1705.

FAUVELLE (D^r René). — Les Etudiants en Médecine de Paris sous le Grand Roi, Paris, Steinheil, 1899.

FONTENELLE (Bernard Le Bouyer de). — Eloge de M. Tournefort. Joseph Pitton de) Paris 1694. Eloge des académiciens de l'Académie Royale des Sciences morts depuis l'an 1699. Paris. Les Librairies associées, 1766, 2 vol.

GUIART (Professeur). — Les Médecins et les Maladies du Grand Roi, Louis XIV a-t-il eu le tænia ou fut-il diabétique ? ». A. Rey, Lyon, 1924.

HAMY (E. T.). — « La famille de Guy de la Brosse » *Bulletin du Museum d'Histoire naturelle*, 1900, t. VI.

HAZON. — « Notice des hommes les plus célèbres de la Faculté de Médecine de l'Université de Paris depuis 1110 jusqu'en 1750 », Paris, Morin, 1778.

HEISTER (Laurent. — Institution de chirurgie ; traduit du latin par M. Paul Avignon, J. J. Niel, 1770.

JUSSIEU (A. L. de). — Notice historique sur le Museum d'Histoire naturelle 1802.

LACROIX (Paul. Le Bibliophile Jacob). — Curiosités de l'Histoire de France. Paris, Delahaye, 1838.

LA BRUYÈRE. — « Œuvres » publiées dans la collection des Grands Ecrivains, revues par M. G. Servois, Hachette, 1863.

LA FONTAINE. -- « Œuvres » Collection des Grands Ecrivains.

LAVISSE (E.). — Histoire de France des origines à la révolution, t. VI-VII et VIII, Hachette.

LEGUE (D^r G.). — Médecins et empoisonneurs au xvii^e siècle, Paris Charpentier, 1896.

LE MAGUET (D^r Paul Emile). — Le Monde Médical parisien sous le Grand Roi, Paris, A. Maloine, 1899.

LENOTRE (G.). — Les médecins de Louis XIV. Article du *Temps* du 29 septembre 1923.

LÉVY-VALENSI (Dr). — L'abbé Bourdelot, médecin des Condé « article publié dans la *Semaine des Hôpitaux de Paris* du 15 octobre 1929.

MAINTENON (Mme de). — Correspondance générale réunie par Théophile Lavallée, Charpentier, 1865.

MÉNÉTRIER (Pr). — « Louis XIV, Ses Médecins et ses Historiens » (*Bulletin de la Soc. Française d'Histoire de la Médecine*, novembre-décembre 1923).

MEUNIER (L.). — Histoire de la Médecine. Paris Baillière, 1911.

MOLIÈRE. — Le Malade Imaginaire, Le Médecin malgré lui.

NOIR (Dr J.). — « Guy Crescent Fagon, archiâtre et surintendant du Jardin du Roi » Concours médical du 30 mars 1924.

PILPOUL (Dr Pascal). — « La querelle de l'antimoine » (*Essais historiques*). Imprimerie Clerc, St-Amand (Cher) 1928. Thèse de Paris.

PALATINE (Princesse). — Correspondance complète de Madame, par G. Brunet, 1855.

SAINT-SIMON (Duc de). — « Mémoires » augmentées des additions de Saint Simon au Journal de Dangeau et des notes et appendices par M. A. de Boislile. Collection des Grands Ecrivains. Paris, Hachette, 1896.

SEVIGNÉ (Marquise de). — « Correspondance » Collection Les Grands Ecrivains. Hachette, 1826-1867.

SONNIE-MORET (Dr P.). — « La Marquise de Sévigné ; Une amie de la médecine ennemie des médecins », Baillière, 1926.

SOURCHES (Marquis de). — « Mémoires sur le Règne de Louis XIV ». Editions, revues par le comte de Cosnac et Ed. Pontal. Hachette, 1883.

TRUC (Conzague). — La Vie de Mme de Maintenon. Gallimard, 1929.

VALLOT, d'AQUIN, FAGON. — Journal de la Santé du Roi Louis XIV de l'année 1647 à l'année 1711, avec introduction, notes, réflexions critiques et pièces justificatives par J. A. Le Roi. Paris, Durand, 1862.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos	41
I. Naissance de Fagon au Jardin Royal	43
II. Fagon étudiant	20
III. Vingt ans de la vie de Fagon (1664-1683)	33
IV. Fagon dans ses rapports professionnels avec son prédécesseur d'Aquin ; Disgrâce de ce dernier ...	45
V. Fagon, premier médecin de Louis XIV	58
VI. La Chambre Royale des universités provinciales ; sa suppression due à l'intervention de Fagon	71
VII. Deuils dans la famille royale. Mort de Louis XIV ..	79
VIII. Fagon surintendant du Jardin royal. Ses dernières années ; sa mort.	88
IX. Fagon, médecin consultant ; sa valeur profession- nelle ; son influence sur le milieu médical de l'époque	100
X. Fagon jugé par ses contemporains et par certains auteurs modernes	113
XI. Conclusions	131
XII. Appendice 1 : Epître de la thèse dédiée à Fagon ...	135
XIII. Appendice 2 : Au sujet d'une propriété de Fagon à Marly	138
XIV. Bibliographie	144

1939. St-Amand (Cher) — Imp. A. CLERC

